

Petit Séminaire
de Saint-Roch.



Livre d'Or

des

Anciens Elèves morts pour la Patrie.

1914 - 1918.



Livre d'Or

des Anciens Elèves morts pour la Patrie
pendant la Grande Guerre.

A. M. D. G.

Petit Séminaire de Saint-Roch.

Livre d'Or

des Anciens Elèves morts pour la Patrie
pendant la Grande Guerre

(1914-1918).

*« Il n'est pas de plus grande preuve d'amour
que de donner sa vie pour ses amis. »*

(JOAN. XV, 13.)



DÉDICACE.

*A la chère et glorieuse mémoire de nos
anciens élèves morts pour la Patrie,*

*aux familles en deuil qui, après nous les
avoir confiés, les ont donnés au Pays,*

*à nos vaillants anciens qui furent, sur les
champs de bataille, les témoins de leurs exploits
et leurs rivaux en bravoure,*

*ces pages sont dédiées, en hommage de
sympathie, d'admiration et de reconnaissance.*



AVANT-PROPOS.

DANS son remarquable rapport, présenté, en 1903, à la séance commémorative du premier cinquantenaire de l'Etablissement, M. le professeur L. PIRARD, après avoir cité quelques-unes des compositions musicales de son ancien collègue, M. LAMBINET, continue en ces termes : « Avez-vous remarqué, Messieurs, l'allure guerrière de ces » titres ? A Saint-Roch, dirait-on, l'humeur des combats a » toujours un peu hanté les cœurs. Serait-ce l'âme des vieux » Gaulois qui, errant dans nos forêts, soufflerait à nos » enfants l'esprit des batailles ? Toujours est-il qu'on joint » l'action à la parole ; et l'on s'en va à la grande promenade, » tambour battant et les mains armées de lances de bois, » tout comme pour une expédition militaire. »

Ceux qui, au temps déjà lointain de l'intrépide abbé LOUIS BODSON, ont participé à ces promenades « guerrières », se rappellent avec quel enthousiasme l'on y chantait les strophes enflammées d'un autre maître, le musicien-poète JEAN MARÉCHAL :

Sous l'étendard de la Belgique,
Libres et fiers, marchons gaiement,
En avant !

Couronné de sa gloire antique,
Il nous conduira triomphant
En avant !

Marchons, amis, notre étendard s'avance
C'est le drapeau de l'honneur !
En avant !

C'est notre orgueil et c'est notre espérance,
A lui nos cœurs, notre bras, notre sang !
En avant !

Si l'étranger outrage ma patrie,
A l'ennemi, guerre à mort ! En avant !
En avant !

Or, la fiction d'autrefois devient soudain, en août 1914, une terrible réalité : « l'étranger outrage notre patrie » et, aussitôt, les fils de Saint-Roch lui déclarent une « guerre à mort ». En nombre imposant, ils s'enrôlent « sous l'étendard de la Belgique ». Quatre années durant, ils donnent, sur les champs de bataille, l'exemple d'un courage héroïque et, dans les rangs de l'armée, — les notices qui suivent en font foi, — ils témoignent d'une inébranlable fidélité aux convictions religieuses puisées dans leur éducation première et dans l'enseignement de leurs maîtres. Enfin, soixante-six d'entre eux signent, de leur sang, la page la plus tragique et la plus glorieuse des annales de Saint-Roch.

Gloire et reconnaissance à eux !

Leur souvenir demeurera parmi nous, vivant et honoré. Nous le devons à leur noble conduite ; nous le devons à nos élèves actuels et futurs, pour qui l'exemple de leurs aînés sera la plus éloquente leçon de patriotisme et de chrétienne abnégation. En chantant le refrain du Chant de Saint-Roch :

O vieux Saint-Roch, tu lègues au jeune âge
Ta noble foi, ton esprit et ton cœur.
Ah ! gardons bien ce précieux héritage,
En aimant Dieu, la patrie et l'honneur,

ils se rappelleront, désormais, combien la grande guerre a

encore enrichi cet héritage. En répétant la promesse finale :

Fils de Saint-Roch, jusqu'au trépas,
Nous combattons le bon combat,

ils évoqueront tous ces chers morts pour qui une telle promesse fut autre chose qu'une vaine parole : ils auront le noble orgueil de n'être jamais indignes d'eux.

Nous réunissons ici les noms de tous ceux qui sont tombés, — la plupart, les armes à la main, — quelques uns dans les services de l'aumônerie et des ambulances, — un certain nombre, assassinés par un envahisseur lâche et barbare, — trois, enfin, les plus grands peut-être, condamnés pour « crime » d'espionnage au profit de l'Armée Belge.

Beaucoup d'entre eux firent partie de ce corps d'officiers improvisés qui fut, a-t-on dit, « la suprême ressource de la » Patrie en détresse, poursuivit inlassablement l'interminable » guerre et suppléa à l'insuffisance de sa formation technique » par l'élévation de son moral et l'expérience née du contact » et de la vision de la guerre telle qu'elle est ». (Voir notice sur ALBERT ANSIAUX.)

Nous n'avons pu songer à joindre aux noms de nos morts, ceux de tant d'autres, sortis vivants de la mêlée, après avoir fait preuve d'un semblable héroïsme : en risquant d'être incomplets, nous nous exposerions à être injustes.

Les notices qui suivent sont d'une étendue fort inégale : on en conclura seulement que nous n'avons pas disposé pour tous les cas, d'une documentation également abondante.



I. Combattants.

AMAND, OCTAVE.

Né à Harzé, le 1^{er} juin 1895, fit à Saint-Roch toutes ses classes d'humanités (1907-13), suivit, pendant un an, les cours de l'Université de Liège, s'engagea à l'armée comme volontaire de guerre et acquit le grade de *sous-lieutenant* à la 9^e Cie du 11^e de ligne.



Décoré de l'*Ordre de la Couronne* et de la *Croix de Guerre*, Chevalier de l'*Ordre de Léopold*.

CITATIONS A L'O. J. A.

1^o Du 12 novembre 1918 :

AMAND, OCTAVE-LÉON, le 28 septembre 1918. a commandé, avec un brio remarquable, un peloton d'assaut, a réduit plusieurs centres de résistance. A été chargé, à plusieurs reprises, de pousser des reconnaissances vers des organisations importantes et fit preuve d'un rare coup d'œil et d'une audace extraordinaire, qui permirent la prise d'une batterie et la capture des servants.

2^o Du 22 mars 1919 (à titre posthume) :

Officier d'un entrain et d'une intrépidité remarquables. S'est spécialement distingué, du 14 au 18 octobre 1918, à l'attaque de la Flandern-

stellung et de Lendelede, en réduisant plusieurs nids de mitrailleuses, en capturant deux mitrailleuses ennemies, l'officier et 22 soldats. Mort, le 6 décembre 1918, d'une maladie contractée au front.

Au lendemain de l'armistice, OCTAVE revint en congé dans sa famille endeuillée par la perte récente de deux de ses enfants. Hélas ! la consolation que valut aux siens, si cruellement éprouvés, le retour du brillant officier, fut de courte durée. Le 6 décembre 1918, OCTAVE succombait à une attaque de cette terrible grippe espagnole dont son frère et sa sœur venaient d'être victimes.

Dans un des trop rares entretiens qu'il put avoir avec sa mère, il lui avait confié qu'à l'heure du danger il avait l'habitude de prononcer la pieuse invocation : « Cœur Sacré de Jésus, j'ai confiance en vous », après quoi, il marchait à l'assaut avec un nouveau courage...



ANSIAUX, ALBERT.

Né à Audenarde, le 13 Décembre 1894, fit à St-Roch la 3^e, la Poésie et la Rhétorique (1910-13). Obéissant à l'appel divin, il entra ensuite en Philosophie, au Petit Séminaire de Saint-Trond, pour s'y préparer à la prêtrise.

Dès la mobilisation, il rejoint l'armée comme volontaire. Il était *sous-lieutenant* au 20^e de ligne lorsque, le 4 Dé-



cembre 1917, il tomba, mortellement blessé, dans un combat à Luyhem. Porteur de la *Croix de Guerre*, Chevalier de l'*Ordre de la Couronne* et de l'*Ordre de Léopold*, titulaire de *plusieurs citations*.

Le jour de sa mort, son chef immédiat, le lieutenant VICTOR WAUQUEZ, écrivit au Général commandant la Division une lettre constituant, à la fois, un magnifique éloge de notre héros et un éclatant hommage à cette glorieuse « pro-

motion des « officiers de guerre » composée principalement de jeunes gens sortis de nos collèges :

...ALBERT ANSIAUX était le meilleur et le plus aimé de nous tous et il n'est pas possible de s'exprimer à son sujet, sans devoir monter d'emblée jusqu'aux altitudes... Tout annonce, en lui, le *self-mademan*, l'homme de premier plan. Intelligence, volonté, cœur d'élite, les facultés sont en lui au potentiel maximum. Il parle avec compétence et un remarquable à-propos d'histoire, de littérature, de sciences, voire de philosophie. Sa volonté est entière et exclusive au devoir, dans sa formule la plus extensive, et si, parfois, malgré la netteté de toutes ses conceptions, il a des scrupules passagers, c'est toujours la crainte de ne pas pousser assez loin, de ne pas faire assez. Cœur aimant, passionnément attaché à sa mère et à son frère, son affabilité pour tous est la marque distinctive de son caractère. Son âme a des trésors d'affection et de sympathie, qu'elle prodigue à foison. Dans la troupe et le corps des officiers, celui que nous pleurons est connu partout et aimé de tous. Sa disparition est pour le régiment le deuil le plus poignant.

ALBERT ANSIAUX complète sa puissante personnalité par une foi chrétienne robuste et ardente, à laquelle il subordonne la conduite intégrale de sa vie privée. Il prie et il croit, par la vertu de la grâce divine, par éducation et par tradition de famille, mais encore par le contrôle de sa raison, qui, au jour de la première maturité, a fait, par la Philosophie et l'Apologétique, la vérification des bases surnaturelles de sa foi.

...Quelques mois d'instruction, et, en Février 1915, il rejoint le front, plus tôt qu'à son tour, avec le détachement des capotes grises. ANSIAUX est dans les rangs comme soldat. Dans ce milieu confus, que la guerre a rendu plus anonyme encore, où il est plus ardu que partout ailleurs de retenir l'attention, il a tôt fait de se mettre en vedette. Un seul moyen de s'élever : le courage hors de pair. A peine au contact de la guerre, il a l'intuition de toutes les missions périlleuses. Remarqué bientôt par le manieur d'hommes perspicace qu'était son commandant de compagnie, il fait partie de toutes les patrouilles...

Il est commissionné, au grand choix, le 8 Août 1916, comme sous-lieutenant auxiliaire. Il fait alors partie de cette promotion continue qu'il me soit permis d'appeler *la promotion des officiers de guerre*. Ceux-ci, en majorité des intellectuels, n'ont aucune tradition du métier. Pour la plupart, ils ignorent tout de l'armée et, dans l'état d'impréparation d'avant-guerre, ils ne pensèrent jamais même entrer dans ses rangs. Mais, quand l'année 1914 eut presque anéanti les cadres de l'armée qui partit en campagne, une initiative heureusement inspirée mit en valeur cette suprême ressource de la Patrie en détresse et, sous la direction des anciens, ce corps d'officiers improvisés peut revendiquer l'honneur de conduire, à cette heure, la troupe active, de poursuivre inlassablement l'interminable guerre, de suppléer à l'insuffisance de sa formation technique par l'élévation de son moral et l'expérience née du contact et de la vision constante de la guerre, telle qu'elle est. ALBERT ANSIAUX person-

nifie le meilleur type de cette promotion-là. Le principe d'autorité et le respect du commandement sont en bonne garde dans ses mains. Il commande autant qu'il prêche d'exemple. Jamais il ne se serait pardonné d'avoir cligné des yeux ou laissé fléchir les épaules au sifflement d'une balle ou au passage d'un obus. L'officier qu'il a l'ambition d'être a, suivant lui, sa place en avant, partout et toujours ; comme objectif constant : être à la guerre en la faisant tout entière, c'est-à-dire la lutte et le combat ; comme idéal suprême, la mort pour la Patrie.

Et ne croyez pas qu'une expression hasardeuse vient ici de trahir ma pensée. Souvent, ensemble, nous échangeons idées et impressions jusqu'aux intimités profondes. Un soir de cet été, notre conversation tomba sur le tracé fortuit de notre ligne de bataille, jalonnée dans toutes ses sinuosités par les tertres des braves inhumés où ils tombèrent et où vint expirer, en même temps, le flot de l'invasion barbare. « Bien des fois » — me dit-il — « au cours des nocturnes de tranchée, il m'est arrivé de m'arrêter au pied d'une tombe, devant les bras de la croix, que les rayons de la lune faisaient démesurément grands. J'évoquai alors le nom du soldat inconnu qui reposait là et mon âme éprise enviait son sort héroïque. Celui-là est plus grand que nous tous, parce qu'il a persévéré jusqu'au bout et a scellé de son sang, son amour pour la Patrie. »

Mourir pour la Patrie, de sang-froid et de propos délibéré, nous voilà bien, me semble-t-il, aux altitudes suprêmes.

(s.) VICTOR WAUQUEZ,
lieutenant au 20^e.

Le journal du Front *Notre Belgique*, dans son numéro du 20 Décembre 1917, consacre à ALBERT ANSIAUX un article, dont voici également quelques passages. L'article est intitulé :

Un Martyr et un Saint.

C'était le 4 Décembre, à 17 heures. Le peloton du sous-lieutenant ANSIAUX occupait en ligne de soutien, la redoute de la F. à V., quand les Allemands se mirent à bombarder. Les hommes gagnèrent les tranchées et lui-même s'occupait de les répartir au mieux, pour éviter les pertes, quand un obus, le dernier, éclata non loin de lui, tuant deux soldats et le blessant en même temps que d'autres, dont son ordonnance. Un des blessés se relève, s'encourt et tombe en dehors du parapet. Bien qu'atteint gravement au ventre, l'officier se redresse, s'élance au secours du malheureux et aide à le transporter dans un abri. Puis, à bout de forces, il s'affale et tombe dans les bras d'un jass, blessé à ses côtés, mais garde sa connaissance. Les brancardiers arrivent : il veut être enlevé et soigné le dernier et l'on doit céder devant son insistance. Survient le lieutenant WAUQUEZ, son chef immédiat. Sa première pensée est pour son peloton, dont il fait l'éloge et qu'il recommande chaudement à la sollicitude du commandant.

Amené à l'hôpital, à peine a-t-il un mot pour sa blessure : son esprit

s'en va tout de suite à ses soldats et il exprime le regret de n'être plus auprès d'eux, alors que de nouveaux dangers les menacent.

Il souffrit deux jours d'intolérables douleurs, sans un mot de plainte. Son frère PAUL, brancardier religieux, grand blessé lui aussi, vient le voir. Et le mourant, devant son angoisse fraternelle, le console, le réconforte et lui répète sans cesse qu'« il faut se soumettre à la volonté du bon Dieu »...

Le 6 Décembre, il communie dans les sentiments d'une céleste piété. Ses souffrances augmentent ; tout en encourageant son frère, il sent que sa fin est proche et consent de tout son cœur au suprême sacrifice. Le général BIEBUYCK, aide-de-camp du Roi, vient le voir et, à ses paroles, le héros répond d'une voix claire : « Oui, mon général, je serai vaillant jusqu'au bout ». Aussitôt après, sa tête s'affaissa sur l'oreiller et il expirait dans les bras et sous les baisers de son frère, au milieu des pleurs navrés de tous les assistants.

Qu'il repose en paix ! Sa mort est digne de sa vie. Chrétien fervent, sans peur et sans reproche, digne enfant de Liège, la cité ardente, bon soldat et bon chef, adoré de ses supérieurs et de ses hommes, il est entré dans l'éternité par la porte large ouverte de la sainteté et du martyre.

(s.) LELOU.

Les restes mortels d'ALBERT ANSIAUX reposent au cimetière d'Adinkerke.



ATQUET, LUCIEN.



Né à Nivelles, le 14 octobre 1893, élève à Saint-Roch de 1909 à 1911, volontaire de carrière depuis 1912, participa, avec le grade de *sergent* aux Grenadiers, à la défense d'Anvers et à la première grande bataille de l'Yser. Tombé, le 29 avril 1915, à Steenstraete, et inhumé au cimetière de l'endroit.



BODENSTAFF, WILLY.

Né à Brée, le 19 avril 1893. Après avoir fait à St-Roch la Poésie et la Rhétorique (1911-1913), a suivi, pendant un

an, les cours de l'Université de Louvain. Dès le début de 1915, il passe la frontière et s'engage, comme volontaire de guerre, dans l'Armée Belge où il obtient le grade de *sous-lieutenant* au 11^{me} de ligne.

Croix de guerre, Chevalier de l'*Ordre de la Couronne*, Chevalier de l'*Ordre de Léopold*, *Trois blessures*, *Quatre citations à l'O. J. A.*, dont les passages suivants mettent en relief le courage intrépide de ce très brillant officier.



CITATIONS.

Du 28 novembre 1916 :

... pour l'entrain et le courage dont il n'a cessé de faire preuve pendant ses quatre mois de présence au front. Blessé grièvement à la tête, au cours d'un travail en première ligne, à Dixmude (15 Sept. 1916), il excite ses hommes à le venger, leur donnant ainsi le plus bel exemple d'endurance et de bravoure.

Du 24 avril 1917 :

Adjudant volontaire de guerre, d'une grande bravoure, exemple de dévouement et de sacrifice. Blessé pour la seconde fois, le 25 Mars 1918, au poste qu'il commandait dans le secteur de *Steenstraete*, ne s'est laissé évacuer que lorsque tout danger d'attaque eut disparu.

Du 7 novembre 1918 :

Officier de grande valeur, d'un courage et d'une audace remarquables. Lors des attaques du 28 au 30 septembre, à l'Ouest du *Stadenberg*, a capturé cinq prisonniers et un minnenwerfer ; a réduit, avec beaucoup d'habileté, un centre de résistance. A entraîné ensuite son peloton à travers les barrages, avec le plus grand mépris du danger.

Du 12 novembre 1918 :

Officier de grande valeur, d'un courage et d'un sang-froid remarquables. Le 15 octobre 1918, a été frappé mortellement à la tête de la Compagnie, dont il venait de prendre le commandement et qu'il entraînait à l'attaque de *Lendeledede*, avec un entrain splendide.

Les restes mortels de WILLY BODENSTAFF, inhumés d'abord au chevet de la chapelle de l'*Ave-Maria*, près de laquelle il tomba, reposent maintenant au cimetière de Lendeledede.

BROEDERS, PAUL.

Né à Tongres, le 20 avril 1896, sorti de Saint-Roch, en même temps que son frère Joseph, en 1913, après y avoir fait toutes ses humanités, sauf la sixième. Pendant l'année académique 1913-1914, les deux frères suivent les cours de l'Université de Louvain. Dès le mois de novembre suivant, nous les retrouvons à l'armée, où ils se sont engagés comme volontaires de guerre. PAUL, devenu téléphoniste-sigaleur au 22^{me} de ligne, II^{me} bataillon, mourut héroïquement, le 1^{er} octobre 1918, au cours d'un engagement à Luykhoek, frappé d'une balle de mitrailleuse en plein front. Il avait toujours refusé tout grade.



Sa correspondance avec ses parents révèle sa piété filiale, son courage, ses sentiments foncièrement chrétiens : « Jamais, écrit-il, je ne saurai assez remercier mes parents et mes maîtres de l'éducation chrétienne qu'ils m'ont donnée ; et, si j'ai été bon fils dans le passé, j'aimerai mes parents encore beaucoup plus quand je serai rentré au pays, Jusqu'ici j'ai été chrétien aussi, mais, après la guerre, je

» serai un modèle de chrétien. »

» Tous les jours, si possible, je vais à communion, de sorte qu'à l'appel pour les entreprises dangereuses, je puis toujours me présenter sans peur et sans crainte. Oh ! qu'il est beau et consolant d'être chrétien ! »

» Si la tâche est noble et grande, elle demande un sacrifice proportionné et, je vous le promets, je ferai mon devoir. Et, si le devoir est de donner plus que ma volonté, plus que mes forces, plus que ma santé, je m'y soumettrai, Vive Dieu ! et vive la Belgique ! car, c'est pour la Belgique que nous luttons et pour elle seule ! »

» Dites-vous bien que je ne souffre que d'une chose, c'est d'être éloigné de vous qui m'aimez et que j'aime ;

» car la guerre m'a appris à vous aimer davantage. »

» Si je viens à tomber, vous aurez la consolation, sans doute, de me savoir tombé face à l'ennemi, en faisant toujours mon devoir sans faiblesse. »

» Si je ne reviens plus, cher Papa, ne vous attristez pas, mais aimez un peu plus ceux qui vous restent. »

Un de ses chefs, le Major Ferrant, rend hommage à sa valeur militaire :

PAUL BROEDERS, téléphoniste-signaleur, au II^{me} Bataillon sous mes ordres, est tombé en brave, tué d'une balle de mitrailleuse au front... PAUL BROEDERS était un soldat d'élite, d'une conduite exemplaire, et s'est montré, partout, très brave au feu. Il ne comptait que des amis et est très sincèrement regretté de tous ses compagnons d'armes.

Enfin, le lieutenant Joseph Broeders, grand blessé de la guerre, lui aussi, et qui se connaît en héroïsme, rend à son cadet le touchant témoignage suivant :

Mon pauvre frère PAUL n'a pas eu la même odyssee... La sienne fut plus rude et plus douloureuse... Plus ingrate aussi fut sa part. Il fit toute la campagne en simple petit troupier obscur, ayant toujours refusé tous les grades. Pendant quatre ans, il peina et souffrit... et c'est dans la dernière grande offensive qu'il est tombé, le 1^{er} octobre 1918, au combat de *Luykhoek*. Il se trouvait en avant-garde, avec sa Compagnie. Une contre-attaque boche survint. PAUL se leva, parmi ses compagnons couchés à ses côtés, pour donner le signal d'alarme. Tandis qu'il était debout, une balle lui traversa la tempe et sortit par la nuque... Mon frère n'était plus ! Encore un « Saint-Rochi » qui est tombé en héros, Monsieur le Directeur, ... et j'en connais bien d'autres. Ce sont des martyrs... Dieu les a accueillis en son beau Paradis. Ce sont eux qui prieront pour nous.



CHAMPLUVIER, MAURICE.

Né à Angleur, le 20 juin 1893, a fait à Saint-Roch la sixième latine (1908-1909). Entré à l'armée, dans le corps de la gendarmerie, en septembre 1913, et devenu bientôt *maréchal des logis* à l'escadron divisionnaire de gendarmerie de la III^{me} Division d'Armée, il prit part à la défense d'Anvers, à la grande bataille de Dixmude et à d'innombrables missions, délicates et dangereuses, dans la ligne de feu à l'Yser.

Dans la nuit du 2 au 3 octobre 1916, MAURICE CHAMPLUVIER fut lâchement frappé par des assassins. Quoique mortellement atteint, il put faire encore environ 150 mètres, pour demander du secours. Il portait, au sein gauche, une blessure large et profonde, dont le sang jaillit à flots quand on eut déboutonné la tunique. Il vécut encore 11 jours, pendant lesquels il supporta des souffrances atroces, avec une résignation toute chrétienne. Son dernier geste fut un fervent baiser à son crucifix. Il expira, le 13 octobre 1916, à l'hôpital de Hoogstaede et fut enterré au cimetière de cette commune.

D'un discours prononcé, à l'occasion des funérailles de MAURICE CHAMPLUVIER, par le Capitaine Commandant Lhermitte, nous détachons les passages suivants :

MAURICE CHAMPLUVIER est mort en service ; il était revêtu de l'uniforme quand, le 2 octobre, il a été lâchement frappé dans la nuit, et c'est parce qu'il était revêtu de l'uniforme qu'il s'est désigné au geste de l'assassin... Les souffrances si courageusement supportées durant ces derniers quinze jours ajoutent encore à l'horreur du geste...

Vous admiriez sa bonté, ses qualités de cœur, sa jeunesse. Vous l'admiriez et vous en étiez fiers. Et moi-même, la nuit précédant le drame, là-bas, dans un des postes du secteur, je me suis attardé près de lui de longues minutes, l'écoutant me faire le récit de sa vie, si simple, si studieuse. Je l'entends encore me dire pour finir : combien je serais heureux de revoir mon père, dont je suis sans nouvelles.

Et voici les dernières paroles de MAURICE CHAMPLUVIER, recueillies sur ses lèvres mourantes par la Religieuse qui le soignait : « Je pardonne à ces malheureux qui m'ont donné » la mort. Mes dernières pensées à mon père, à ma mère et » à mes frères. J'ai fait mon devoir. Je meurs avec la con- » science tranquille, en soldat chrétien, pour mon Roi et mon » Pays. »

MAURICE CHAMPLUVIER a été décoré de la *Croix de Guerre*.



CHARNEUX, ABEL.

Né à Barvaux-s/O., le 1^{er} juillet 1894, sorti de St-Roch en 1911, après un séjour de quatre ans, s'engagea, comme



volontaire de guerre, dès le 4 août 1914, et fut incorporé au 12^{me} de ligne. Sa fin fut magnifique de bravoure ; il tomba pendant la nuit du 17 octobre 1915, à Keyem, après avoir chargé huit fois à la baïonnette, en quelques heures. L'on tient ces détails des camarades survivants d'ABEL CHARNEUX. Quant à son corps, il n'a jamais été retrouvé ; il a disparu sous

l'inondation qui, la nuit même de sa mort, couvrit tout le champ de bataille.



CHAVÉE, LUCIEN.

Né à Sprimont, le 2 mars 1895. La déclaration de guerre le trouve finissant sa Poésie à Saint-Roch. Ayant passé la frontière, le 12 mars 1915, il est employé, pendant quelques mois, au Camp de Valogues, comme caporal instructeur. Puis, sur ses instances réitérées, il obtient son passage au Front, où il rejoint, en janvier 1916, son régiment, le 2^{me} des Grenadiers.

Au témoignage de tous ses camarades, LUCIEN CHAVÉE fut un brave entre les braves, d'un héroïsme communicatif, toujours prêt pour les reconnaissances dangereuses, toujours le premier à s'élancer à l'assaut.

Il refusa tout avancement, persuadé qu'au milieu de ses camarades, son apostolat serait plus fécond. Faire du bien, tel fut, en effet, avec le souci de sa propre perfection, le rêve de cette âme d'apôtre. Et ce rêve, il l'a réalisé largement : plus d'un lui doit d'avoir persévéré dans la bonne voie ; un incrédule et un autre, non baptisé, lui sont redevables de leur conversion.

Je le vois encore à *Hoogstaede*, le beau et grand grenadier que j'avais connu si faible et si chétif deux ans auparavant ! Qu'il était maintenant changé ! large d'épaules, une mine épanouie, respirant une santé vigoureuse qui avait nettement repris le dessus !...

Pendant les deux ans et demi qu'il passa au front, LUCIEN fit toujours et partout son devoir, tout son devoir, simplement, complètement, vaillamment. C'était sa caractéristique : marcher droit ! Marcher droit dans sa vie de soldat, marcher droit dans sa vie de chrétien, de futur séminariste. Car LUCIEN fut toujours et resta à l'armée un modèle de piété. Faire la volonté du bon Dieu, façonner son âme à l'exercice de toutes les vertus, donner à ses compagnons l'exemple d'une vie modèle, était sa préoccupation constante... Il aimait tant la Sainte-Vierge : plusieurs fois il se rendit en congé à Lourdes. Son rêve était de voir Rome. Hélas ! il n'ira pas !

Le 12 mars, en effet, il est en première ligne. Un raid est décidé et les hommes sont avertis quelques heures d'avance. Son âme ne s'émue pas : son devoir l'appelle, il le fera tout entier. Son meilleur ami, ALBERT LAMBERT, m'a raconté combien LUCIEN demeura calme et décidé : il reçut ses recommandations et, au moment héroïque, il le vit s'élancer de la tranchée, presque joyeux. La mêlée fut chaude. Une grenade éclata devant LUCIEN, qui tomba. Et, lorsque l'affaire fut finie, il n'était pas de ceux qui rentrèrent dans nos lignes ! (*Leodium*, Journal du Front, n° 14.)

LUCIEN CHAVÉE ne fut pas tué du coup. Recueilli par les Allemands, il expira, le 17 mars 1918, et fut enterré à Ghistelles.

Voici un extrait de sa dernière lettre, datée du 16 janvier 1918, où il résume l'histoire de ses années de front : « Si » vous recevez cet écrit, c'est que Dieu aura voulu mon » sacrifice complet : que sa sainte volonté soit faite ! J'accepte » tout ce qui m'arrivera de sa » main. Cependant, il faut que » vous sachiez tout ce qui s'est » passé, pendant ces dernières » années. Je dois avouer que, » jamais, malgré toutes les misères » de cette vie dure et dangereuse, » je n'ai regretté de m'être engagé. » Dans mes ennuis et fatigues, je » recourais à la Sainte Vierge et » jamais, Elle ne m'abandonna. » Lorsqu'il y avait moyen d'assister à la Messe et de com- » munier, ou bien d'assister au Salut, j'en profitais. J'ai servi » plus d'une fois la Messe et le Salut. J'ai toujours été fidèle » au Dieu de mon enfance : ce fut là toute ma consolation. » En un mot, j'avais toujours devant les yeux ma vocation » sacerdotale. Je me mettais à la disposition de M. l'Aumô-



» nier : sous ses auspices et avec quelques autres, nous
» avons établi, dans la Compagnie, le Rosaire vivant et la
» Communion mensuelle. Enfin, je me suis conduit comme je
» devais, du moins je le pense...

» On parle du secteur de Nieuport pour notre Division.
» C'est un secteur assez dangereux : je sais que tout n'est
» pas fini pour nous ; nous aurons encore bien des misères
» à supporter. Cependant, je les attends sans peur ; l'avenir
» ne m'effraye pas. »



CLÉMENT, ARTHUR.

Né à Amay, le 2 Février 1894, sorti de Saint-Roch en 1909, après un séjour de quatre ans, *caporal* au 7^e de ligne, tombé, en Octobre 1914, au cours d'une reconnaissance pour laquelle il s'était présenté volontairement, à Lierre, et enterré au cimetière de cette ville.



CROSSET, LÉON.

Né à Bois-les-Dames (Henri-Chapelle), le 14 Août 1895, sorti de Saint-Roch en 1913, parti pour l'armée, en qualité de volontaire, le 9 Novembre 1914. Déférant au désir de sa mère, il s'était engagé comme brancardier ; mais, après la mort de Madame CROSSET, survenue en 1916, il n'eut rien de plus pressé que de passer au service actif. Versé au 11^e régiment de ligne, il était, au moment de sa mort, *sergent, candidat officier*. Frappé d'une balle de mitrailleuse à la tête, le 28 Septembre 1918, à l'assaut de Clercken, il fut transporté à l'hôpital de Beveren, où il mourut le 2 Octobre suivant.



Décoré de la *Croix de Guerre* et Chevalier de l'*Ordre de Léopold*.

Enterré d'abord à Beveren, son corps repose maintenant, à côté de sa mère, au cimetière d'Andrimont.

Le 24 Septembre, mû par un pressentiment qui devait se réaliser quatre jours plus tard, LÉON CROSSET avait rédigé, sous forme de testament, une longue lettre, qui, en cas de malheur, devait être remise aux siens par son ami MARCEL MERSCH. Ecrite sans aucune prétention littéraire, elle révèle sa belle et grande âme. En voici quelques extraits :

Ce matin, j'ai communiqué et, si j'ai demandé à Dieu de m'épargner, pour vous, d'autre part, je dis : « Que votre volonté sainte soit faite, ô mon Dieu ». Si ma mort, au milieu de l'hécatombe qui se prépare, doit rendre heureux ceux dont la présence sur la terre a plus de raison d'être que la mienne, je serai heureux de donner ma vie...

Ne soyez pas égoïstes : beaucoup, hélas ! admirent l'héroïsme, le sacrifice, mais pour les autres. Vous admirez les hauts faits et la belle mort de nos « jass », mais vous aurez pour moi ce cri du cœur : « Léon n'aurait quand même pas dû tant s'exposer ». — Si ! si ! Léon devait faire son devoir, tout son devoir : son âge, ses aptitudes physiques et morales devaient le porter aux actes, non aux paroles.

Ah ! Je n'avais pas rêvé de mourir pour cet Idéal « La Patrie ». J'avais rêvé, et si Dieu me garde, ce sera toujours mon rêve, de monter à l'Autel et d'offrir le divin Jésus en sacrifice pour nos fautes à tous. Ce n'est pas Jésus-Christ que j'ai l'honneur d'offrir, c'est mon indigne personne que j'offre pour le bonheur des miens et pour ma Patrie...

J'ai la conscience tranquille. J'ai toujours vécu en bon chrétien. Dieu a pu assister à bien des luttes dans mon for intime. A Lui et à la bonne Vierge, aux Saints vénérés de la famille et de la paroisse, à l'éducation foncièrement chrétienne que vous m'avez inculquée, aux bons exemples que vous m'avez toujours donnés, je dois d'être resté le Léon de Saint-Roch, celui de Bois-les-Dames.

Si mon corps est enterré en terre libre, avec une croix, faites de moi ce qu'il vous plaira ; si l'on vous annonce que je suis mort et disparu, dites-vous bien qu'au jour de la résurrection, tout se retrouvera. Puis, humainement parlant, nous sommes si peu : j'ai été brancardier, j'en sais quelque chose. Donc, c'est bien entendu, vous ne me pleurerez pas si je meurs pour notre douce Belgique, mais vous prierez beaucoup.

Adieu ! Au revoir, au ciel !

Cette page est couverte de baisers pour vous tous.

La lettre est signée comme suit :

LÉON CROSSET,
Sergent volontaire de guerre
au 11^{me} de ligne, 9^{me} Cie

Mort pour sa Belgique, le

Puis, ce *post-scriptum*, cri sublime de tendresse filiale :

Je parlerai de vous à Maman. Papa, ne pleure pas ton fils... souviens-toi de la bénédiction que tu me donnas, le 9 Novembre 1914, entre 3 h. et 3 1/2 h. du matin.

Au revoir, mon bon, brave, vieux papa ; je t'embrasse. Que Dieu te couvre de sa bénédiction, qu'Il rende la famille heureuse !

Baisers ! à Dieu !



CROYMANS, LOUIS.

Né à Achel, le 20 Février 1891, élève à Saint-Roch de 1904 à 1907, soldat du 11^e régiment de ligne, participa à la défense de Liège. Décédé, après une longue maladie, à l'hôpital de Boekel, le 7 Septembre 1915.



DEFOIN, ALBERT,

de Maeseyck.



Né à Furnes, le 7 Novembre 1891, sorti de Saint-Roch en 1906, s'engagea, comme volontaire de carrière, en 1908. Il était *sergent* au 11^e de ligne, quand il tomba, à Herstal, dans la nuit du 5 au 6 Août 1914.

Les restes mortels d'ALBERT DEFOIN reposent au cimetière de Rhées (Herstal).



DESSART, HUBERT.

Né à Ampsin, le 16 Octobre 1887, sorti de Saint-Roch en 1901, après y avoir fait la 8^e, la 7^e et la 6^e latine, était

caporal au 1^{er} Bataillon du Génie, Compagnie des Pionniers. Il était marié depuis huit jours quand la guerre éclata. Sa jeune femme, partie pour le rejoindre à Anvers, arriva dans



cette ville au moment où l'armée s'en retirait. Il lui fut donné de revoir, pendant quelques heures, son mari, qui venait de repousser comme il convenait une proposition de deux de ses camarades tendant à l'entraîner dans leur fuite en Hollande... « Mon devoir », avait-il répondu, « est de suivre » le Roi et l'armée et j'accomplirai » ce devoir jusqu'au bout. Plutôt » la mort que le déshonneur. »

Tué d'une balle de shrapnell dans la tête, le 30 Octobre 1914, aux environs de Schoorbakke (Flandre Occidentale), HUBERT DESSART fut enterré, au bord de la route, près de l'endroit où il était tombé. Il avait « accompli son devoir jusqu'au bout » !



DÔME, LUCIEN,

Volontaire de carrière, *lieutenant* au 2^e régiment de Carabiniers, Chevalier de l'*Ordre de Léopold* et décoré de la *Croix de Guerre*, était né à Bressoux, le 3 Novembre 1885, et avait fait à St-Roch la Poésie et la Rhétorique (1903-1905).

Frappé mortellement de quatre balles, le 23 Octobre 1914, à Stuyvekenskerke, il mourut, le 7 novembre suivant, dans les sentiments de la plus édifiante piété, à Bournemouth (Angleterre), et y est enterré.



DURIEUX, JEAN.

Né à Anthée, le 3 Décembre 1893, sorti de Saint-Roch en 1911, soldat au 7^e de ligne, blessé d'un coup de baïonnette au glorieux combat de Haelen, d'un éclat d'obus à Louvain, blessé une troisième fois au combat de Haecht, enfin, le 21 Octobre 1914, à la bataille de l'Yser, atteint mortellement d'un éclat d'obus à la tête. Décédé à l'hôpital de Rosendael (Dunkerque), le 27 du même mois. Inhumé à Dunkerque.



Dans une des rares lettres que JEAN DURIEUX put faire parvenir à ses parents, il leur écrit :

« Si Dieu me rappelle, ne me
» pleurez pas, priez pour moi, ne soyez pas tristes : je serai
» tombé en brave. Mais Dieu me protégera et Il sauvera
» notre chère Belgique. Si je m'en vais, sachez que je prierai
» pour vous.

» Chaque dimanche, je suis allé à la Messe et j'ai
» communié. »



DURY, FRANZ.



Né à Liège, le 6 Mars 1891, sorti de Saint-Roch en 1908, appartenait au 6^e régiment de ligne. Nommé *caporal* dans les premiers jours de la guerre, il tomba, mortellement blessé, à Wespelaer, le 24 Août 1914, et expira le lendemain, dans les sentiments d'une grande piété, au couvent de Thildonck.



DUYCKAERTS, FRANÇOIS.



Né à Montzen, le 30 Avril 1893, sorti de Saint-Roch en 1907, a participé, avec le grade de *sergent*, à la défense de Liège et à la victorieuse bataille de Haelen. L'ennemi était déjà en pleine déroute, quand FRANÇOIS DUYCKAERTS tomba, foudroyé par une balle de revolver, le 12 Août 1914.



FABRY, EDMOND.

Né à Tavier, le 24 Mai 1888, sorti de Saint-Roch en 1901, volontaire de guerre, patrouilleur au 14^e régiment de ligne, décoré de l'*Ordre de Léopold* et de la *Croix de Guerre*, tombé au cours d'un raid, le 15 Août 1918, et inhumé à West-Vleteren.

Quinze jours avant sa mort, EDMOND FABRY, avec plusieurs patrouilleurs de son peloton, avait été cité à l'O. J. D., « pour l'audace, la bravoure et l'esprit d'altruisme dont ils ont fait preuve, lors d'une attaque en plein jour d'un poste ennemi, le 31 Juillet 1918, s'exposant et se dépensant, avec le mépris le plus complet du danger, pour ramener dans nos lignes leurs camarades blessés aux abords de la tranchée adverse ».



Au témoignage de son frère et compagnon d'armes, EDMOND était resté à l'armée, un chrétien pratiquant et fervent.

FLOHIMONT, STANISLAS.

Né à Harzé, le 19 Juin 1895, élève à Saint-Roch de 1907 à 1913, puis étudiant à l'Université de Liège. Parti comme volontaire, en Avril 1915, il fut admis à l'Ecole de sous-lieutenants de Bayeux et nommé, après examen, *adjudant-instructeur*. Mais pour satisfaire son impatience de rejoindre le front, il demanda et obtint sa rétrogradation au rang de *sergent*. Il tomba glorieusement, à la tête de sa section, dans un poste avancé, à Merckem, le 18 Mars 1918. Décoré de la *Croix de Guerre* et de l'*Ordre de Léopold*. Son corps, sur lequel on trouva, avec d'autres objets pieux, une image du Sacré-Cœur, fut enterré à West-Vleteren.

La correspondance de STANISLAS FLOHIMONT met en lumière sa tendresse filiale, son ardent patriotisme et, surtout, une conception très élevée du devoir.



« Quand donc, écrit-il, quand
» finira cette guerre! quand rever-
» rons-nous le cher pays, dont on
» parle tant, quand on est avec
» des amis, auquel on pense tant,
» quand on est seul! Et pourtant,
» malgré tout, l'on marche sans
» murmurer, parce que l'on com-
» prend que tout Belge, en âge
» de porter les armes, ne doit se
» trouver qu'à l'armée, et non
» dans les jupes de sa maman. »

Il s'impatiente d'être retenu trop longtemps, à son gré, loin de ce qu'il appelle « la place » d'honneur que tout Belge devrait occuper », c'est-à-dire, les tranchées de l'Yser. « Oh! quand je pourrai m'y rendre, » quelle joie! Hélas! il faut bien se soumettre : l'obéissance » n'est-elle pas la première vertu du soldat? »

« Vous m'écrivez que Maman pleure quand elle entend le » canon. Oh! Maman, n'aimez-vous pas mieux savoir votre » fils où il doit être, plutôt que là où il aurait honte plus » tard d'être resté! Je le sais, la vie est dure, la guerre est » longue, la séparation bien pénible : mais qu'est-ce donc

» tout cela, quand, plus tard, nous pourrons goûter le bonheur de nous revoir, avec la satisfaction du devoir accompli. »



GABRIEL, FRANÇOIS.

Né à Harzé, le 21 Novembre 1892, sorti de Saint-Roch en 1906, après y avoir fait la septième et les classes françaises, *brigadier d'artillerie*, mort à l'hôpital de La Panne, le 17 octobre 1918, d'une maladie contractée au front. Ses restes mortels reposent au cimetière de La Panne.

Tel on l'avait connu à Harzé, chrétien fervent et modèle, faisant la joie de ses parents, tel GABRIEL FRANÇOIS resta à l'armée. C'était d'ailleurs un brave. Un convoi de munitions qu'il conduisait un jour, avec plusieurs camarades, fut pris, soudain, sous le bombardement ennemi : tous abandonnèrent momentanément leur attelage, pour chercher un abri ; seul FRANÇOIS resta à la tête de ses chevaux. Le fait a été rapporté par un des acteurs de ce petit drame.



GATHY, HIPPOLYTE.

Né à Ferot-Ferrières, le 15 Mars 1891, a été élève à Saint-Roch de 1905 à 1909. Rappelé sous les armes, fin juillet 1914, il participa à la défense d'Anvers. Au moment de la retraite de l'armée, le Régiment du Génie, auquel il appartenait, fut chargé de détruire tout le matériel qu'on ne pouvait sauver. Cette mission terminée, HIPPOLYTE GATHY, avec bon nombre de ses camarades, se vit coupé du gros de l'armée et force lui fut de passer en Hollande. Heureusement, avant de franchir la frontière, il avait pu se déguiser en

civil. Arrivé en Hollande, sans se donner le temps d'aller saluer ses oncles et son parrain qui y habitent, n'écoulant que la voix du devoir, il s'embarque aussitôt pour la France, et, quelques jours après, il se trouve, les armes à la main, face à l'ennemi, sur les bords de l'Yser.

En 1915, il fut versé dans la Compagnie des Pionniers-Pontoniers-Cyclistes de la 2^{me} Division de Cavalerie. Nommé *sous-officier* au début de 1916, il est *cité*, le 8 Septembre de la même année, à *l'ordre du jour* de la 5^e Division d'armée, en ces termes :

Le sergent GATHY HIPPOLYTE... a fait preuve de grand courage et de réel mépris du danger, dans la surveillance des travaux effectués à proximité de l'ennemi, dans le sous-secteur de Boesinghe, et ce, pendant plus de deux mois et demi, sans interruption.

Le Lieutenant-Général Commandant,
L. RUCQUOY.

Quelques temps après, HIPPOLYTE GATHY reçoit une lettre de félicitations d'un général français, pour avoir sauvé deux de ses soldats, tombés asphyxiés par le gaz et que, à deux reprises, notre sous-officier était allé chercher, nuitamment, en se traînant jusqu'à quelques mètres des tranchées ennemies.



Cité à l'O. J. A. et décoré de la Croix de Guerre en 1917, de plus en plus avide de dévouement, il s'engage, en août 1918, au peloton des Patrouilleurs d'avant-poste. Dès lors, il court journellement les plus grands dangers et ses lettres donnent le pressentiment de sa fin prochaine. Tombé glorieusement, dans la nuit du

18 au 19 septembre 1918, en entraînant ses hommes à l'assaut des positions ennemies de Kippe (Merckem), HIPPOLYTE GATHY a été enterré à West-Vleteren.

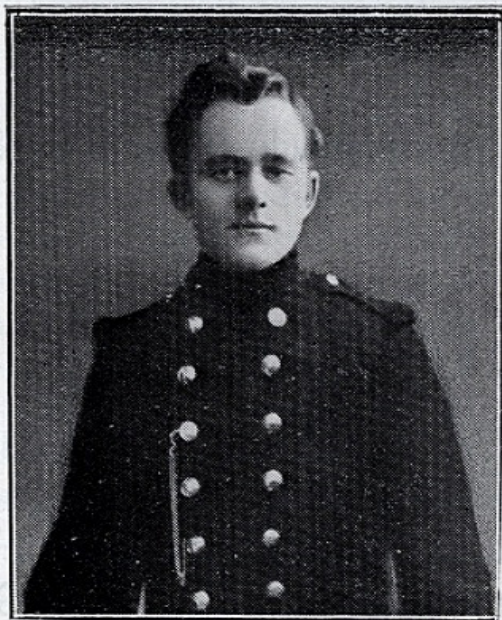
Les lettres et les écrits de cet héroïque soldat témoignent de ses sentiments foncièrement religieux. Dans son carnet de campagne, on relève, fréquemment, des détails comme ceux-ci : « j'ai communie », « j'ai assisté à la messe », « j'ai demandé à mon aumônier une Messe pour Maman et

» j'y ai communiqué ». Il écrit à son parrain (en Hollande) toute sa joie d'avoir trouvé, en France, une marraine catholique, qui lui tient lieu de mère. « Ayez grande confiance » ajoute-t-il, « je ferai toujours mon devoir de soldat de Dieu » et du Roi. Inutile de vous dire, cher Parrain, que ma » conduite est irréprochable. J'aurai bientôt 27 ans et à cet » âge on n'est plus un enfant. Et puis, je n'oublie pas » l'éducation et les bons conseils que nous a toujours donnés » notre chère et regrettée Maman. »



GRIGNARD, ALFRED.

Né, de parents Belges, à Moresnet-Prusse, le 19 août 1890, élève à Saint-Roch de 1903 à 1909, puis étudiant en philologie germanique à l'Université de Liège. Incorporé, en 1913, dans le 5^e Régiment de ligne, il est autorisé à entrer dans la Compagnie universitaire de Liège. Lors de la mobilisation d'Août 1919, il rejoint son ancien régiment.



Le 19 août, un détachement de 40 hommes, avec des mitrailleuses, est envoyé, de Malines, dans la direction d'Aerschot, pour retarder la marche de l'ennemi, tandis que le gros de l'armée Belge se forme à Haecht. Arrivés au sud du village de Werchter, ils prennent position dans un bosquet, près du ruisseau de la Laeck. C'est là que, durant plus de deux heures, cette poignée de braves tient en échec des forces d'une supériorité numérique écrasante. Finalement, cependant, ils doivent se replier et, pendant leur retraite, ils sont massacrés tous, jusqu'au dernier !

ALFRED GRIGNARD fut un de ces héros. Tombé le jour anniversaire de sa naissance, il repose à côté de ses compagnons de gloire et d'infortune, au cimetière de Werchter.

HAUBEN, GUILLAUME,

Volontaire de guerre, *adjudant* au 14^{me} de ligne, naquit à Uyckhoven, le 16 Mai 1896.



Sorti de Saint-Roch, le 1^{er} août 1914, après y avoir fait la 8^{me} et les six classes d'humanités, il partit pour l'armée en 1915. C'était le 23 avril, au soir : après avoir reçu une dernière bénédiction paternelle, l'héroïque jeune homme, déjouant la vigilance des sentinelles allemandes, franchit les fils de fer barbelés et traversa la Meuse, à cheval sur une planche !

Tombé au champ d'honneur, à Merckem, le 10 mars 1918.



HENDRIKX, MICHEL.

Né à Peer, le 26 février 1895, sorti de Saint-Roch le 1^{er} août 1914, volontaire de guerre, d'abord au 3^e, puis au 23^e de ligne, frappé d'une balle au cœur, le 25 septembre 1916, à Reigervliet, et enterré à Steenkerke.

MICHEL HENDRIKX n'avait jamais quitté le front, ni pris un seul congé. Il avait passé ses examens d'officier et, au dire de ses camarades, il était porteur de trois décorations, deux belges et une française : la chose n'a pu être vérifiée jusqu'à présent, la famille n'étant pas encore entrée en possession des effets du défunt.

En tout cas, MICHEL HENDRIKX était un vaillant soldat, un chrétien fervent et modèle, une âme d'apôtre. Dans une lettre écrite à sa mère, à l'occasion de l'ordination sacerdotale de son frère, il dit : « Maman chérie, que je suis heureux et » content ! Vous aviez déjà donné à Dieu une religieuse ; » aujourd'hui vous lui donnez un prêtre, et puis, ce sera un... » Je suis prêt et content ! » Dans toutes ses lettres, on trouve

la même note : peu de nouvelles du front, si ce n'est pour en signaler « les dangers plus grands » encore pour l'âme que pour le « corps » mais « dont il se garantira, avec l'aide de Dieu ».

Ses camarades, qui l'aiment, acceptent volontiers les avis qu'il ne se gêne pas de leur donner pour le bien de leur âme.

« Aujourd'hui », écrit l'un d'eux, « MICHEL a de nouveau passé par » ici : cela vaut une visite de M. » l'Aumônier. » Celui-ci, d'ailleurs, tenait en haute estime son collaborateur laïque, ainsi qu'en témoignent ces passages, empruntés à une de ses lettres :

Il n'y a pas qu'une banalité purement ordinaire et de convenance dans ce que je vous écris. Non : c'est l'âme d'un héros, dans toute sa simplicité et dans toute sa grandeur. MICHEL était un brave et bon soldat... Ses chefs et son capitaine, M. DOSSIN, l'aimaient et l'appréciaient. Il était le camarade de tous les hommes de sa compagnie. Mais, pour moi, il était le bon chrétien, assistant régulièrement à la Messe, se confessant et communiant fréquemment. Souvent, il me servait la Sainte Messe. J'étais heureux de le rencontrer, de lui dire le petit mot de passage, de m'appuyer, de compter parfois sur lui pour faire du bien...

Sa mort fut très chrétienne, calme et sereine, comme l'avait été sa vie.

(s.) D'Août,
Aumônier B. 7 C.
3^e Bataillon.



HOUSSELOGE, MAURICE.

Né à Ferrières, le 15 juillet 1894, *caporal, puis sergent* à la Cie des Mitrailleurs du 12^{me} de ligne, décoré de l'*Ordre de Léopold*, de la *Croix de guerre* et de la *médaille commémorative de l'Yser*, fit toute la campagne, depuis Liège jusqu'à la grande offensive des Flandres. Tombé à l'attaque du Stadenberg, le 29 septembre 1918, il fut enterré près de la gare de Westroosebeke.

Séjour à Saint-Roch : 1906-1910.



D'une grande délicatesse de sentiments, Maurice Houssonloge avait toujours refusé tout congé, à cause des deuils récents survenus dans sa famille. Cependant, le 26 septembre 1918, trois jours avant sa mort, il écrivit à son ami Henri Otte, à ce moment en congé à Paris :



» J'aurais voulu et je croyais
» bien, cette fois, te rendre vi-
» site. Seulement, on nous
» annonce la grande offensive.
» Je ne puis quitter ; mon
» devoir avant tout ; je dois
» rester au poste.

» Au revoir, puisse Dieu
» nous donner la victoire et débarrasser notre cher pays de
» ces infâmes. »



JOIRIS, TOUSSAINT.

Né à Souverain-Wandre, le 15 août 1889, élève à St-Roch de 1902 à 1905, s'engagea comme volontaire aux grenadiers, dès le 4 août 1914.

Blessé en plusieurs rencontres, Toussaint Joiris tomba à Dixmude, le 4 octobre 1915. Ses restes mortels reposent au cimetière militaire d'Oudecapelle.



KERSTEN, HERMAN.

Né à Overrepen, le 18 décembre 1890, élève à Saint-Roch de 1903 à 1905, appartenait au 8^{me} régiment de ligne.

Le 24 octobre 1914, il eut une cuisse traversée par une balle et fut évacué à l'hôpital temporaire du Lycée de Cherbourg (France).

Revenu aux tranchées, après deux mois de traitement, il fut tué, le 23 février 1916, d'une balle qui vint le frapper en plein front, tandis que, d'un poste d'écoute, il observait



l'ennemi, à Alveringhem. Ses restes reposent au cimetière d'Adinkerke.

« Herman Kersten est mort en » brave. De tout temps, d'ail- » leurs, il s'est montré soldat » courageux et bon, estimé de » ses chefs et aimé de ses cama- » rades. »

(D'une lettre du sous-lieutenant A. Mary, VIII/3.)



LALLEMAND, FRANÇOIS.

Soldat volontaire au 2^{me} régiment des grenadiers, membre de l'Association de T. S. Sacrement, né à Malempré, le 18 janvier 1894, tombé au champ d'honneur, à Saint-Georges (Nieuport), le 12 mars 1918.

Après un séjour de trois ans à St-Roch (1906-1909), François Lallemand était entré à l'Ecole d'Agriculture de Carlsbourg et y avait obtenu son diplôme d'agronome.

Dès le 5 août 1914, il avait quitté la maison paternelle, pour courir à la défense de sa patrie.

Il la défendit avec une belle vaillance, à travers toutes les péripéties de la guerre, pendant trois ans et demi, jusqu'au jour où il fut tué, dans une tranchée, par l'explosion d'un obus. Son corps fut déchi-queté à tel point qu'il fut impossible d'établir son identité. Aussi n'est-ce que depuis le 8 mars 1919, que ses pauvres parents connaissent avec une entière certitude que leur fils n'est plus.

Au témoignage de ses camarades survivants, François Lallemand s'est montré, toujours et partout, aussi bon chrétien qu'il était brave soldat.



LEBRUN, AUGUSTIN.



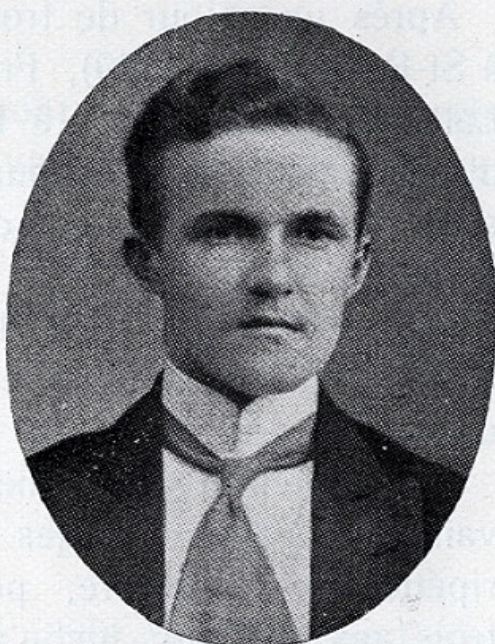
Né à Maffe, le 3 Décembre 1878, élève à Saint-Roch de 1891 à 1894, tombé à Grembergen (Termonde), le 2 Octobre 1914.

Augustin Lebrun était *lieutenant*.



LEBRUN, FERNAND.

Né à Vaux-Chavanne, le 30 Mars 1891. Après un séjour de six ans à Saint-Roch (1904-1910), il s'engagea dans la Gendarmerie Belge. Blessé à Namur, pendant le siège de cette place, où il se trouvait en qualité de brigadier candidat-officier, il fut transporté à l'hôpital d'Anvers. C'est là que Fernand Lebrun mourut, le 4 Octobre 1914, dans les sentiments de la plus édifiante piété.



MALEMPRÉ, AIMÉ,

de Chambralles (Awan-Aywaille).

Né à Paradis (Harzé), le 6 Février 1892. Après avoir fait à Saint-Roch, la 7^e, la 6^e et la 5^e françaises, il obtint une place à l'administration des chemins de fer. C'est une situation semblable qu'on lui offrit, lorsque, au début de 1915, il

arriva à Calais, comme volontaire de guerre. Mais il refusa, disant qu'il voulait aller aux tranchées le plus tôt possible. Son désir fut satisfait au mois d'avril de la même année. Patrouilleur de Bataillon à la 7^e Cie, Z. 142, nommé caporal, en janvier 1917, il subit avec succès l'examen de *sous-officier*, grade dont il est bientôt appelé à exercer les fonctions.

Aimé Malempré était un jeune homme d'une piété rare, d'un courage éprouvé, d'un inlassable dévouement. On l'a vu, son service de nuit achevé, s'employer pendant la journée au transport des blessés. D'une lettre d'un de ses camarades, nous détachons les lignes suivantes :

Arrivé au mois d'avril 1915, Aimé n'a jamais quitté le front. Patrouilleur volontaire, il a fait d'innombrables patrouilles, entre les deux lignes et dans les lignes boches, à Dixmude, à Steenstraete, à Ramscapelle, dans le secteur de Langemarck et dans celui d'Ypres. Enfin, c'était un soldat modèle, brave au feu, ne craignant pas le danger et, au repos, bon camarade et toujours prêt à égayer les autres par son entrain, toujours prêt à rendre service.

Un jour, nous étions de garde à un dépôt de munitions, près de Furnes, lorsque les Boches commencèrent à bombarder, avec des obus brisants. Le premier tomba près d'un groupe d'hommes et de chevaux. Aussitôt, ce fut une débâcle ; seuls un mort et deux blessés restèrent sur place ; les autres hommes s'étaient enfuis. Malgré le bombardement qui continuait, Aimé fut l'un des premiers à courir relever les blessés, et, comme il n'y avait pas de médecin à proximité, il chargea l'un des deux sur son dos et l'emporta hors du danger, jusqu'à ce qu'il put trouver une auto de la Croix Rouge.

Aussi, tous ses camarades conserveront-ils son souvenir : c'était l'un des meilleurs et des plus braves d'entre nous.

(S.) ARMAND LEROY,
Z 142, 7^e Cie.

Et voici comment Aimé s'exprime lui-même, dans son avant-dernière lettre :

La lutte est terrible : mon costume a pris un bain de sang. Mais je ne perds pas courage : je suis armé jusqu'aux dents ; puis, mon petit drapeau du Sacré-Cœur est et sera toujours présent à toutes mes actions. Je laisse pendre mon chapelet à moitié hors de ma poche : entre deux coups de feu, je dis un Ave Maria.



Aimé Malempré a été *cité à l'ordre du jour* pour avoir capturé un soldat allemand avec une mitrailleuse et ramené le tout dans les lignes Belges.

Il était décoré de la *Croix de Chevalier de l'Ordre de Léopold*, de la *Croix de Guerre* et de la *Médaille Militaire pour faits d'armes*.

Il est tombé, à Saint-Pierre, le 1^{er} Octobre 1919. Son corps a été transféré au cimetière de Harzé.



MÉLON, FERNAND.

Avocat à la Cour d'Appel de Liège, engagé volontaire, *sous-lieutenant* au 12^e de ligne, décoré de l'*Ordre de Léopold avec palmes* et de la *Croix de Guerre*, cité deux fois à l'O. J.,



tombé glorieusement à Lendelede, le 14 Octobre 1918. Ses restes mortels, inhumés d'abord provisoirement à Beythem, reposent maintenant dans le caveau de la famille, à Ensival.

Fernand Mélon était né à Verviers, le 25 Août 1886. Il fit à Saint-Roch la Poésie et la Rhétorique. Docteur en droit de l'Université de Liège, il ne tarda pas à occuper une place honorable au Barreau de cette ville :

il était connu surtout comme un travailleur consciencieux et exact.

C'était un brave dans toute l'acception du mot. Dès le début des hostilités, il avait rendu d'éminents services, en qualité de Chasseur à la Garde Civique. Quand le Corps fut licencié, il partit vers le Front, avec le désir de sacrifier sa vie pour la Patrie. Il a combattu jusqu'à ces derniers jours, faisant preuve d'un courage héroïque. »

(*Journal de Liège* du 3 décembre 1918.)

Extrait de l'O. J. R. du 29 Août 1917 :

Je cite à l'ordre du jour du Régiment, particulièrement l'adjudant Mélon, ainsi que les soldats mentionnés ci-dessous, pour le calme et le sang-froid dont ils ont fait preuve, lors du violent bombardement exécuté sur le poste A 29, dans la journée du 27 Août 1917.

(s.) A. DELATTE, Colonel.

O. J. A. du 3 Février 1919 :

Fernand Mélon,... pendant l'attaque du Stadenberg, a conduit son peloton avec vigueur et habileté, bouchant d'initiative un trou qui s'était formé dans notre ligne, s'est porté spontanément, à la tête de son unité, à l'assaut de la crête et, par la manœuvre bien conçue de ses différents groupes, a réussi à capturer quatre mitrailleuses et une trentaine d'Allemands.

Conduisant son peloton à l'assaut, le 14 Octobre 1918, est tombé en pleine progression, sous le feu des mitrailleuses ennemies. Officier de grande valeur. Au front depuis 29 mois.

Tout en remplissant ses devoirs de soldat, Fernand Mélon trouvait moyen de venir en aide à ses frères d'armes, en plaidant et en arrangeant plus de 150 affaires devant le Conseil de Guerre.

Un peu avant l'offensive libératrice, on lui avait offert une place d'Auditeur militaire, qu'il refusa en disant : « Je ne veux pas abandonner mes hommes au dernier moment ; ce serait une lâcheté. Puis, je ne suis pas venu ici pour juger mais pour me battre. »

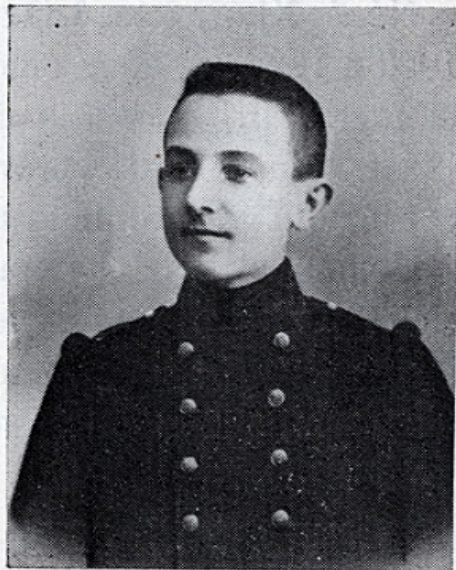
Ce qui rend plus sublime encore le sacrifice, absolument volontaire, de Fernand Mélon, c'est qu'il était enfant unique de sa vieille mère, restée veuve depuis longtemps.

C'était un chrétien fervent et convaincu. Deux fois, depuis son départ, il put correspondre avec Saint-Roch : il en profita chaque fois pour demander des prières et faire célébrer des Messes.



MIGNOLET, JOSEPH.

Né à Huy, le 13 Septembre 1893, volontaire de carrière, *sous-officier* au 8^e Régiment de Ligne, *candidat-officier*, membre de la Sainte-Famille, de la Jeune Garde Catholique, de l'Estudiantine Hutoise, Maître au Patronage Saint-Domitien, Instructeur à l'Œuvre de Préparation Militaire.



Séjour à Saint-Roch : 1907-1911 (les 4 classes supérieures).

Joseph Mignolet a fait la campagne de 1914, sur la Meuse. à Anvers, à Termonde et à l'Yser. Au témoignage d'un prêtre brancardier, qui l'a vu à l'œuvre, il était adoré de ses hommes, qu'il électrisait par son courage et sa bonne humeur. Son mépris du danger lui mérita *plusieurs citations à l'ordre du jour*.

Le 17 octobre 1914, il fut blessé au bras gauche, d'un éclat d'obus. En sortant de la tranchée pour se faire soigner, il fut atteint par un shrapnell et tomba. Transporté à l'hôpital de Calais, il y mourut, le 4 novembre suivant. L'héroïsme avec lequel il supporta ses dures souffrances et le spectacle de sa piété édifièrent tous ceux qui l'approchèrent pendant ses derniers jours. Il avait eu le bonheur de rencontrer à Calais un ancien condisciple de Saint-Roch, l'abbé F. Delfosse, blessé lui aussi. C'est cet ami qui l'assista à ses derniers moments et reçut ses dernières pensées. La veille de sa mort, Joseph lui avait fait cette déclaration : « J'ai bien » fait mon devoir, je me suis bien battu, je suis bien préparé » à mourir et je meurs content. » Et il avait ajouté : « Vous le direz chez moi. »

Ses restes mortels reposent au cimetière de Calais.



MINGUET, ACHILLE.

Né à Xhoris, le 3 Octobre 1887, élève à Saint-Roch de 1900 à 1906, engagé volontaire depuis les premiers jours de la guerre, prit part à la défense d'Anvers. Il appartenait au 14^e de ligne. Le 6 octobre 1914, à Ruys-Broeck (Duffel), il eut le côté gauche de la tête emporté.

Comme c'est le cas pour beaucoup de braves tombés au cours de la première période de la guerre, les renseignements obtenus concernant Achille Minguet sont forts incomplets. Sa famille ignore même le lieu de sa sépulture.



PIRENNE, JOSEPH,

de Clermont-Thimister.

Né à Hombourg, le 19 Octobre 1891, a fait à Saint-Roch les classes préparatoires et les professionnelles (1904-1907).



Milicien de 1912 et incorporé au 11^e de ligne, Joseph Pirenne prit part aux combats de Liège et d'Anvers et à la première bataille de l'Yser. Blessé grièvement (plus de quinze éclats de shrapnell), le 28 novembre 1914, il fut évacué en Angleterre, où il resta deux ans et demi. En 1917, il rejoignit son régiment, et, à sa demande, est admis dans un

groupe de patrouilleurs. Au dire de ses chefs et de ses camarades, il y fit toujours preuve d'un grand courage.

Le 28 septembre 1918, à l'assaut de la forêt de Hout-Hulst, Joseph Pirenne fut frappé d'un éclat d'obus. Mort, le même jour, des suites de ses blessures, il a été inhumé à Langemarck.



POPULAIRE, LOUIS.

Né à Hannut, le 7 Mars 1882, professeur à l'Athénée de Charleroi, avait fait toutes ses humanités à Saint-Roch (1894-1900).

Soldat au 14^e de ligne, Louis Populaire fut tué net, d'une balle au front, la nuit du 5 au 6 août 1914, au célèbre combat du Sart Tilman (Liège), qui coûta tant d'hommes à l'ennemi.

Avec 38 de ses compagnons, il fut enterré à deux mètres de l'endroit où il tomba : un monument y rappelle les noms et la mort de ces braves.

Tombé à la première rencontre,



avec l'envahisseur, Louis Populaire n'a eu l'occasion d'obtenir ni décorations, ni citations à l'ordre du jour. Ses camarades survivants se sont chargés d'y suppléer : « Au désarroi qui s'empara de nous, à la mort de notre ami », proclament-ils bien haut, « nous avons reconnu que son entrain et sa jovialité constituaient pour nous tous le meilleur réconfort moral. »



POUPLIER, FRANÇOIS,

Capitaine-Commandant au 12^e de ligne.

Né à Deigné-Louveigné, le 19 Septembre 1866, élève à Saint-Roch de 1878 à 1880 (5^e et 4^e).

A sa sortie de l'Ecole Normale de Verviers, il s'engagea à l'armée et fit toute sa carrière d'officier au 12^e de ligne. Il commandait une compagnie à Verviers, lorsque la mobilisation fut ordonnée.

Aux côtés de son ami, l'héroïque colonel (maintenant général) Jacques, il fut de tous les combats, depuis Liège jusqu'à l'Yser. Au Sart-Tilman, sa gourde fut trouée d'une balle ; à Capelle-au-Bois, où il laissa la moitié de sa Compagnie, une balle traversa de part en part son shako.

Le commandant Pouplier était très apprécié de ses chefs, qui le mirent souvent, selon son expression, « aux premières loges ». Ses hommes n'avaient guère pu apprécier auparavant que la rigidité de son commandement ; la guerre leur révéla son grand cœur. Unanimement, ils rendent hommage, non seulement à l'intrépidité, mais aussi à la sollicitude et au dévouement paternels de leur commandant.

Le 20 octobre 1914, à Dixmude, tandis que, debout devant sa tranchée, il observait les mouvements de l'ennemi, le commandant Pouplier fut tué par un shrapnell, qui l'atteignit à la tête et à la poitrine. Le R. P. Brouwers, aumônier, dont il était l'ami, l'enterra à Dixmude et réclama son shako, comme souvenir d'un brave. Cet enterrement du commandant Pouplier fut un des épisodes les plus dramatiques du siège de Dixmude. Le corps avait été transféré à l'Hôtel-de-Ville : c'est là que le colonel Jacques, sous un furieux bombardement, dirigé par l'ennemi contre le vieil édifice, prononça,

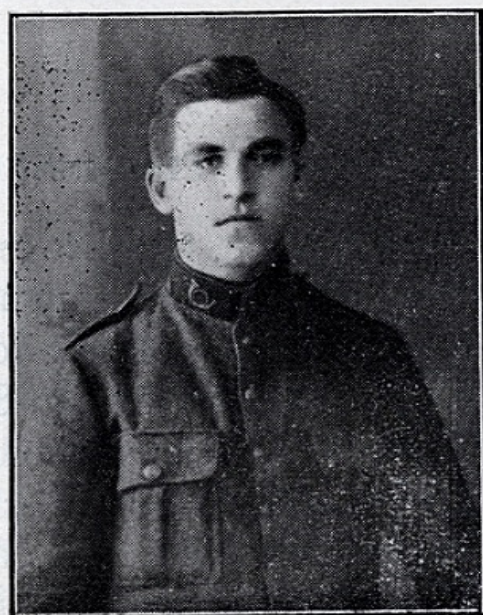
en pleurant, l'éloge de son ami. Au cimetière, les obus tombaient si drus que le P. Brouwers et les assistants durent se mettre à plat ventre, derrière les pierres tombales.

Le commandant Pouplier, déjà *Chevalier de l'Ordre de la Couronne*, fut décoré, à titre posthume, de l'*Ordre de Léopold*.



ROSIAS, ROBERT.

Né à Roclenge-sur-Geer, le 23 Mars 1896, sorti de Saint-Roch le 1^{er} août 1914, après y avoir fait les quatre classes supérieures des humanités, volontaire de guerre et *sous-officier* au Régiment des Carabiniers, tombé le 24 août 1917, à Dixmude, et enterré à Hoogstaede.



ROUXHET, LÉON.

Né à Ferrières, le 19 Juillet 1893, élève à Saint-Roch de 1906 à 1912, Incorporé au 6^e de Ligne, en septembre 1913, il fut, dès les premiers jours de la guerre, aux combats de



Louvain, de Wavre-S^{te}-Catherine, de Lierre et d'Anvers. A l'Yser, en octobre 1914, il prit part à la reprise mémorable de Ramscapele. Sans quitter le front un seul jour, il assista à tous les combats auxquels participa son régiment. La grande offensive de l'automne 1918 le trouva à son poste. A la reprise du village de Boschmolens, il tomba glorieusement, après une lutte acharnée de trois jours et de trois nuits, au

moment où sa Compagnie se portait à l'assaut d'une position importante. C'était le 14 octobre 1918.

Léon Rouxhet avait obtenu la *Croix de Guerre*.

C'était un bon soldat, d'une conduite admirable au feu. Au moment où il est tombé, il remplissait les difficiles fonctions d'agent de liaison.

(D'une lettre du Commandant de la Compagnie de Léon).

Les restes mortels de Léon Rouxhet ont été ramenés à Ferrières.



SERULIER, FERDINAND.

Né à Liège, le 15 Novembre 1889, élève à Saint-Roch de 1902 à 1908, puis étudiant à l'Université de Liège, où il conquiert son diplôme de docteur en Droit. Pendant ses années d'Université, Ferdinand Serulier fut, dans toute la force du terme, le modèle de l'étudiant chrétien. Aussi, les Universitaires sortis de Saint-Roch, se sont-ils honorés eux-mêmes lorsque, en 1912, ils l'ont appelé à la présidence de leur Association.

Dès le mois d'octobre 1914, Ferdinand partit, comme volontaire, pour l'armée, où ses frères Maurice et Georges, eux aussi anciens de Saint-Roch, devaient bientôt le rejoindre et où Maurice devait, trois ans avant son aîné, verser son sang pour la Patrie.

De grade en grade, Ferdinand était arrivé, en février 1917, à celui de *sous-lieutenant* au 1^{er} Chasseurs à pied.



« Le 2 octobre 1918 », lisons-nous dans un O. J. A., « lors de l'expédition du Régiment » sur les positions avancées de Roulers, il a fait preuve d'une » mâle énergie et d'une bravoure sans égale en entraînant » son peloton à l'assaut de nids de mitrailleuses, qui tombèrent en notre pouvoir. Est glorieusement tombé, face à » l'ennemi, frappé d'une balle de mitrailleuse. »

Le corps, resté sans sépulture jusqu'à la reprise de Roulers, le 14 octobre, enterré ensuite, provisoirement, à l'endroit où il était tombé, fut exhumé, le 10 janvier 1919, et transféré au cimetière de Roulers.

Ferdinand Serulier a été décoré de l'*Ordre de Léopold* et de la *Croix de Guerre*.

L'énergie de son caractère et la solidité de ses convictions nous garantissent qu'à l'armée il a été, non seulement un héroïque soldat, mais aussi un chrétien sans peur et sans reproche.



SPAAS, GÉRARD.

Né à Hamont, le 29 Février 1896. Elève à Saint-Roch depuis septembre 1908 jusqu'au 1^{er} août 1914, *sergent, candidat sous-lieutenant* au 11^e Régiment de ligne, tombé à Moorslede, le 14 octobre 1918, et inhumé près de la route de Moorslede-Zonnebeke.



Blessé une première fois en juin 1918, Gérard Spaas avait dû rester deux mois en traitement. Revenu au front, peu de temps avant la grande offensive belge, et de nouveau blessé, légèrement, par un éclat d'obus, le 13 octobre, il avait refusé de se laisser évacuer, pour rester à son poste. Le lendemain, s'avançant sous un violent feu de barrage déclenché par l'ennemi, il tomba, atteint par un obus de gros calibre.

Il n'a obtenu, jusqu'à présent, ni décorations, ni citations, probablement à cause de la mort subite de son commandant. D'une lettre du lieutenant Hanquet, commandant la 1^{re} Cie du 11^e de ligne, nous détachons le passage suivant :

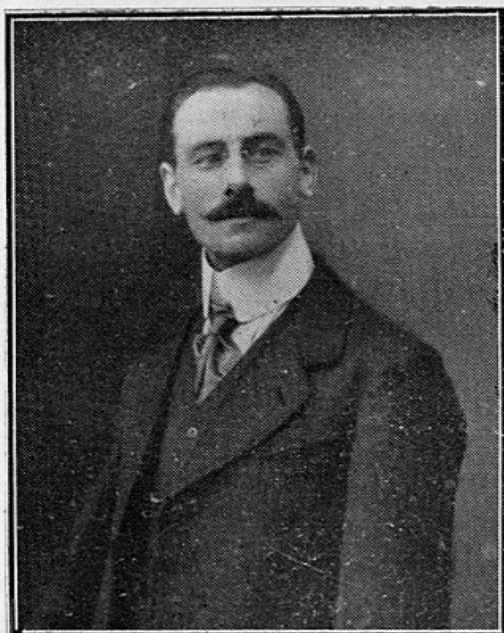
« Le sergent Spaas, qui était mon adjoint tandis que je
» commandais le 1^{er} peloton, était un brave dans toute l'ac-
» ception du terme. Aimé et regretté de tous ses camarades,
» son nom brille d'un éclat tout particulier parmi les noms

» de tant de braves dont nous déplorons la perte, mais dont
» toujours nous honorerons la mémoire ».

L'abbé J. van Nest, aumônier du 11^e/I, celui-là même qui lui donna l'absolution et l'Extrême-Onction au champ de bataille, rend hommage au bon chrétien qu'était ce vaillant soldat.



STEYFKENS, JEAN.



Né à Genck, le 6 Janvier 1887, sorti de Saint-Roch en 1907, docteur en Philologie germanique, successivement professeur à l'Ecole moyenne de Seraing et à celle de Ciney, soldat au 10^{me} de ligne.

Jean Steyfkens était un chrétien convaincu et fervent.

Tombé, le 30 octobre 1914, à Nieuport, il fut enterré au cimetière de cette ville.



THIRION, JULES.

Né à Antheit, le 12 Mars 1893, sorti de Saint-Roch en 1911, après y avoir fait toutes ses humanités, entra, en 1913, à l'Ecole régimentaire du 13^e de ligne, à Dinant, puis, pour se rapprocher de sa mère qui habitait Huy, passa à l'Ecole du 9^e de ligne, en cette dernière ville. Il était *sergent*, depuis quelques mois, quand la guerre éclata.



Jules Thirion avait longtemps nourri l'espoir de devenir prêtre. Suivant le conseil d'un

guide éclairé, il y renonça, mais non sans regret, ni sans s'être promis de faire œuvre d'apôtre dans la carrière des armes. C'est ce qu'il déclara à sa mère, quand il vint lui faire ses adieux, le 29 juillet 1914. Au cours de ce suprême entretien, il ne sut dissimuler le pressentiment qu'il avait de sa fin prochaine ; mais il était plein d'enthousiasme et il proclamait qu'il se croirait heureux, s'il pouvait offrir à Dieu, pour la Patrie, le sacrifice de sa vie.

L'occasion ne lui en fut donnée que trop tôt : il tomba au Fort de Boncelles, dans la nuit du 5 au 6 août 1914. Il a été enterré au Gros Hêtre, dans le bois de Boncelles.



TROMME, VICTOR.



Né à Ferrières, le 20 Janvier 1893. Sorti de Saint-Roch en 1907, soldat à la 2^e Compagnie des Mitrailleurs du 14^e de ligne, fit la campagne de 1914, combattant à Liège, Louvain, Anvers, Dixmude, Nieuport, et tomba, foudroyé par un éclat d'obus à la tête et au ventre, le 23 octobre 1914, à Nieuport.

Ses restes mortels reposent au cimetière de cette ville.



UMANS, JOSEPH.

Né à la Rouge-Minière (Ferrières), le 20 Janvier 1893, élève à Saint-Roch de 1906 à 1912, milicien, puis, à partir de 1913, volontaire de carrière.

Il est successivement caporal, sergent, candidat sous-lieutenant et, paraît-il, quelques jours avant sa mort, *sous-lieutenant* au 22^e de ligne. Tombé le 19 août 1914, à Aerschot, et enterré au cimetière de cette ville.

Joseph Umans ne se livrait guère, dans le commerce ordinaire de la vie. Mais sa correspondance avec ses parents nous permet de lire dans son âme et cette âme y apparaît droite et fière, aimante et pure, dominée par un sentiment très vif du devoir et foncièrement religieuse.

A son père, qui lui proposait de le faire recommander par certaines personnalités influentes, il répondit par un refus, disant que les hommes qui se font recommander sont « des hommes de papier ». Lui, ajoutait-il, ne voulait parvenir que par son travail personnel.

Le 31 décembre 1913, il écrit d'Anvers :

« Chers parents,



» Que Dieu vous accorde de
» vivre encore de longues années
» parmi nous. Vous m'avez donné
» l'exemple du travail, de la per-
» sévérance et de la foi : Je veux
» le suivre. Fils chrétien et travail-
» leur, je veux vous consoler des
» peines et des travaux de la vie
» et vous rendre un peu du bien
» que vous m'avez fait. Demain,
» j'offrirai la Sainte Communion
» à votre intention. Que le Ciel
» vous bénisse ! »

Dans une lettre datée de Termonde, 11 juin 1914, l'on trouve ce détail : « Aujourd'hui, c'était la procession à » Saint-Roch ! » Pour qui se rappelle que, lors de notre procession, la bénédiction du Saint Sacrement se donne du haut d'un reposoir rustique, au milieu d'un site merveilleux, juste devant la maison Umans, cette petite phrase est significative : dans sa lointaine ville de garnison, la pensée de Joseph Umans, en ce jour de la Fête-Dieu, va aux plus chers souvenirs de son enfance et de son adolescence : la maison paternelle, les belles cérémonies du culte et son vieux Saint-Roch.

Le 30 juillet 1914, il écrit de Berchem : « Espérons que » nous n'aurons pas à combattre. En tout cas, reposons-nous » en Dieu pour faire notre devoir ! »

D'Anvers, le 2 août : « Il y a de l'émoi, sans doute, à
» Ferrières et dans l'Ardenne, en voyant toute cette mobili-
» sation. Saint-Roch part en vacances bientôt, je suppose...
» Allons, mettons-nous entre les mains de la Providence :
» Dieu nous donnera la force de lutter et de défendre notre
» Patrie. »

Enfin, le 6 août 1914, dans une lettre datée de Pillenberg, près de Corbeek-Loo, il se réjouit d'avoir reçu, d'un jeune prêtre, élève du Collège Belge à Rome, un souvenir du Pape et, de Monseigneur de Tserclaes, une médaille scapularisée. Et voici la dernière ligne de cette lettre, qui fut sa dernière :
« Allons, courage, ne vous inquiétez pas trop de moi : le
» danger n'est pas si grand... Au revoir donc. Votre fils
» dévoué. Vive la Belgique ! »

Tels sont les trois derniers mots, le cri du cœur que Joseph Umans put faire parvenir à ses parents ! Moins de quinze jours après, il donnait sa vie pour que Vive la Belgique !



VAN LINDT, ADRIEN.

Né à Overpelt, le 20 mars 1894, élève à Saint-Roch de 1907 à 1913, milicien de la classe de 1914, fut incorporé au 7^e de ligne, reçut le baptême de feu devant Anvers et prit part à la défense de cette ville. Il fit ensuite la retraite d'Anvers et vécut toutes les sanglantes et horribles péripéties de la grande bataille de l'Yser. Le 19 juin 1915, à Sint-Jacobs-Capelle, le brave eut la tête emportée par un obus. Son corps, sur lequel on trouva son chapelet, fut enterré au cimetière de Sint-Jacobs-Capelle.



VAN LINDT, ANTOINE.

Etudiant en sciences naturelles à l'Université de Louvain, volontaire de guerre, *sous-lieutenant* au 11^e Régiment de ligne, *Chevalier de l'Ordre de Léopold*, *décoré de la Croix de Guerre*, titulaire de *plusieurs citations à l'O. J. A.*, était frère d'Adrien van Lindt. Il avait fait à Saint-Roch deux séjours : le premier de 1904 à 1906, le second de 1907 à 1912.

Caractère généreux et chevaleresque, tempérament ardent et combattif, Antoine Van Lindt fut un soldat d'un courage et d'un dévouement hors pair.

Le 8 mars 1916, s'étant offert spontanément pour porter, sous une pluie de mitraille, un ordre à un poste d'officiers, il fut atteint par un obus et blessé par des éclats, au ventre, à la jambe et au bras.



Ses blessures à peine guéries, il rejoint le front et est versé au 21^e de ligne, où il continue à se distinguer, sollicitant fréquemment le commandement si dangereux de raids nocturnes. Dans une de ces excursions, il sauva son sergent blessé et l'emporta, en rampant, sous le feu des mitrailleuses ennemies. « Tandis » que je me traînais, sur mes genoux, » a-t-il raconté plus tard, « je sentis tout-à-coup que quelque chose, près de mon cœur,

» se déchirait. » Hélas ! ce n'était que trop vrai ! L'effort qu'il avait dû faire pour emporter son brave sergent, avait provoqué une lésion cardiaque. Elle s'aggrava petit à petit et, en 1918, Antoine Van Lindt dut entrer à l'hôpital, où les médecins le déclarèrent inapte pour le service de campagne.

Mais l'offensive de septembre s'étant déclanchée, rien ne put arrêter ce vaillant. Il voulait, à tout prix, prendre part à la délivrance de sa Patrie et insista si bien auprès du ministre de Ceuninck que celui-ci, ému par tant d'héroïsme, lui permit, non seulement de rejoindre le front, mais encore de reprendre sa place dans son cher 11^e de ligne. C'est comme

officier de ce régiment que, le 14 octobre 1918, il tomba, à Moorslede, en forçant, à la tête de ses hommes, la formidable « Flandernstellung ». Son corps a été enterré à Moorslede.

Le chrétien, dans Antoine Van Lindt, était digne du soldat. Le respect humain n'avait aucune prise sur cette âme ardente et fière. Déjà à Saint-Roch, dans notre paisible Ardenne, il avait, un jour d'élection, vivement remis à sa place un braillard qui se permettait de manifester contre le Gouvernement catholique. A l'armée, il défendit toujours, envers et contre tous, ses convictions chrétiennes. Ses camarades racontent à ce sujet mainte anecdote piquante, que la place dont nous disposons ne nous permet malheureusement pas de citer.

Le 19 octobre 1918, le lieutenant Léon Coeckelbergs écrivait à Monsieur l'abbé Schoenaers, aumônier militaire :

« Le cher Antoine mérite bien nos pleurs et cette douleur »
» qui nous serre le cœur. Tel que je le connaissais, c'était »
» l'ami sincère et dévoué à l'extrême, aimé de ses soldats, »
» qu'il quittait les yeux remplis de larmes, le jour où il dut »
» entrer à l'hôpital.... Cette généreuse nature s'est dépensée »
» sans compter, et la mort, qu'il ne craignait point, lui aura »
» donné la vie éternelle. Je pleure le pauvre Antoine et »
» j'associe mes prières aux vôtres, pour que le Dieu de Justice »
» lui accorde l'éternité bienheureuse. »

Voici, pour terminer, un extrait de deux citations à l'Ordre du Jour : « *O. J. A., 15 Mai 1918.* Van Lindt Antoine, excellent officier auxiliaire, d'un zèle et d'un dévouement à toute épreuve, d'une bravoure et d'un sang-froid exemplaires au feu. A accompli plusieurs missions périlleuses, pour lesquelles il s'offrait toujours spontanément. A été assez grièvement blessé, par un éclat d'obus, le 8 mars 1916. »

O. J. A. 12 Novembre 1918. « Van Lindt Antoine, étant »
» inapte au service de campagne, rejoint le régiment sur sa »
» demande : a donné ainsi un haut exemple des plus belles »
» vertus militaires. Le 14 octobre 1918, est tombé en brave, »
» à la tête de son peloton, qu'il conduisait stoïquement à »
» l'assaut des positions ennemies. »



VRANCKEN, ARTHUR,

Du 14^e Régiment de ligne.

Né à Russon, le 8 Décembre 1893, élève à Saint-Roch de 1909 à 1912, fut un des héroïques défenseurs du fort de Loncin.

Il s'y trouvait encore au moment de l'explosion du Fort.

Depuis cet instant, on est sans la moindre nouvelle à son sujet !



WINTERS, JACQUES.

Né à Groote-Brogel, le 18 Mai 1890, a fait à Saint-Roch la Poésie et la Rhétorique (1908-1910).

Milicien de la classe de 1910, *sous-lieutenant* au 11^e de ligne, *Chevalier de l'Ordre de Léopold* et *décoré de la Croix de Guerre*, il fut grièvement blessé à Merckem, le 10 avril 1916, et mourut à l'hôpital militaire de Beveren. Ses restes mortels reposent au cimetière de West-Vleteren.



Sur une de ses photographies, Jacques Winters avait écrit :

« Mes parents bien-aimés, si je viens à tomber, ne pleurez pas, car je suis heureux de donner ma vie pour la délivrance de notre chère Patrie. »

Après sa mort, on trouva sur lui un billet conçu en ces termes :

« Quand vous recevrez ce billet, vous saurez que votre enfant est tombé glorieusement au champ d'honneur, le cœur pur et la conscience tranquille. Ne pleurez pas, car je serai déjà au Ciel quand vous y viendrez un jour. »



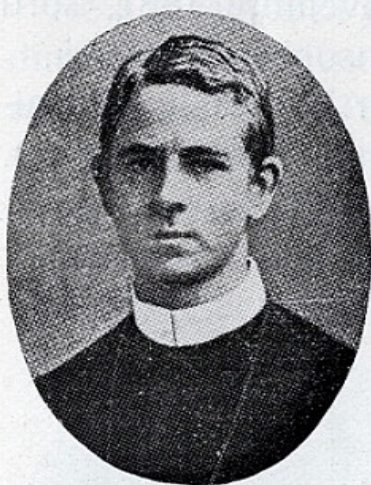
II. Aumôniers et Brancardiers.

BOBBAERTS, JEAN,

en Religion Frère Marie Sérénus.

Né à Genck, le 1^{er} Juillet 1896, élève à Saint-Roch de 1909 à 1912. Entré, en 1913, dans la Congrégation des « Frères de N. D. Mère de Miséricorde », il y prononça ses vœux, le 19 juillet 1914. Brancardier à l'armée, depuis le 22 août 1916, il tomba, mortellement frappé d'un éclat d'obus, à Dixmude, le 1^{er} avril 1917, tandis qu'il relevait un blessé,

sous le feu des batteries ennemies. Ses restes mortels reposent à Adinkerke.



Jean Bobbaerts a été décoré de l'*Ordre de Léopold II* et de la *Croix de Guerre*. L'aumônier en chef de la Division à laquelle il appartenait a adressé à ses confrères un magnifique éloge de la vie exemplaire de Frère Sérénus : il se distinguait surtout par sa modestie, sa piété et son dévouement.



CRYNEN, GUSTAVE,

Aumônier à l'armée.

Naquit à Brée, le 7 Août 1891. Il fit à Saint-Roch la Poésie et la Rhétorique, de 1907 à 1909.

Diacre au Grand Séminaire de Liège, au moment où la guerre éclatait, il partit aussitôt comme brancardier.



Ordonné prêtre, à la Panne, le 21 avril 1915, et nommé aumônier, le 7 septembre 1916, il mourut, à l'hôpital des Petites Sœurs des Pauvres, à Calais, le 4 décembre 1917. Enterré à Calais.

Prêtre d'une grande sainteté, l'abbé G. Crynen, sa correspondance intime en fait foi, s'était proposé, comme idéal à réaliser, ces paroles de l'apôtre : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. »



JANS, VICTOR.

Né à Sichen-Sussen-Bolré, le 1^{er} Novembre 1887, sorti de Saint-Roch en 1906, Docteur en Philosophie et Lettres.

Au moment où la guerre éclata, Victor Jans était en traitement, dans une clinique à Heerlen (Limbourg Hollandais).

Dès qu'il se crut suffisamment guéri, cédant à son patriotisme et suivant l'exemple de ses deux frères et de ses deux beaux-frères, dont l'un était glorieusement tombé au Sart-Tilman, il partit pour l'armée et s'y engagea comme brancardier volontaire. Le 3 février 1917, lors d'un violent bombardement, déclanché par les Allemands contre le secteur de Dixmude, Victor Jans étant sorti de son abri pour ramasser un blessé, eut la tête emportée par un shrapnell.

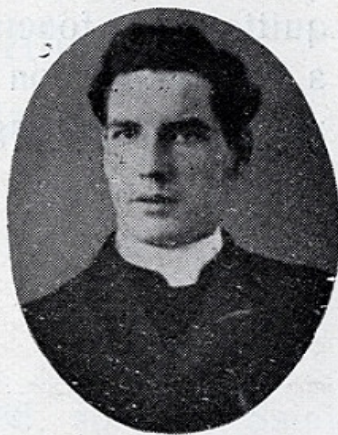
Ses frères et son beau-frère l'ont fait enterrer à Adinkerke et ont élevé un monument sur sa tombe.



LAMBERT, JOSEPH.

Né à Theux, le 4 Juin 1887, sorti de Saint-Roch en 1906, après y avoir fait toutes ses humanités, était vicaire de Sainte-Marguerite à Liège, au moment où la guerre éclata. Parti comme brancardier, il fut bientôt nommé aumônier-adjoint de 2^e classe, attaché au groupe d'artillerie de la Brigade des 1^{er} et 2^{me} Chasseurs à pied, 3 D. A. Il assista aux batailles de Liège et de Haecht et à la première grande bataille de l'Yser.

Tombé malade à Pervyse, il mourut, à l'hôpital militaire de Nice (France), le 19 mars 1919.



SERULIER, MAURICE.

Né à Liège, le 21 Janvier 1891, frère du sous-lieutenant Ferdinand Serulier (voir p. 44), après avoir fait toutes ses humanités à Saint-Roch (1903-1909), entra au Noviciat des Missionnaires de Scheut, où il se fit remarquer par son angélique piété.

La guerre ayant éclaté, il voulut se mettre au service de la Patrie, comme brancardier, et réussit à passer la frontière hollandaise, caché dans la soute d'un navire charbonnier.



Ordonné prêtre à Londres, le 20 juin 1915, il arrive, le 23 juillet suivant, au Camp Belge d'Auvours, près d'Yvré-l'Evêque. Le 13 octobre de la même année, tandis qu'il se rend du camp à Yvré, pour y célébrer la Messe, au moment où il traverse la voie ferrée, au passage à niveau de la Fourche, il est pris en écharpe et tué par une locomotive. Après des

obsèques très solennelles, chantées en l'église d'Yvré, son corps fut enterré au cimetière d'Auvours.

Au moment des obsèques, les prêtres brancardiers avaient placé au pied du cercueil de leur confrère un crucifix, avec cette inscription : *Sacerdos et Hostia* (prêtre et victime). Ces deux mots résument admirablement tout le mérite et la gloire du R. P. Serulier : c'est au moment d'aller s'acquitter de la fonction la plus sublime de son sacerdoce, qu'il a consommé son propre sacrifice, le sacrifice de sa vie, vouée, depuis longtemps, au service de Dieu et de la Patrie.

2

III. Anciens Elèves de Saint-Roch, lâchement massacrés par les Allemands, lors de l'invasion du Pays.

CRAHAY, ANDRÉ.

Né à Forêt (Trooz), le 4 Novembre 1886, sorti de Saint-Roch en 1904, après y avoir fait toutes ses humanités.

Au moment de la déclaration de guerre, André Crahay était établi, comme vétérinaire, à Olne. Il était célibataire. Le 4 août 1914, de bonne heure, il arriva chez ses parents, fermiers à Forêt. Dans l'après-midi du même jour, obéissant à un presentiment qui n'était que trop fondé, il alla se confesser à Chèvremont. Le lendemain, il communia à l'église de Forêt. A peine rentré chez ses parents, il vit la maison envahie par les Allemands, qui l'arrêtèrent comme otage, en même temps que son père. Vers le milieu du jour, il reçut l'autorisation de rentrer chez lui, ... il était libre ! Mais, sur le



refus des Allemands de libérer également son père, il déclara énergiquement qu'il voulait partager son sort. Alors, ils furent entraînés, avec d'autres otages, vers Saint-Hadelin. Prisonniers et gardiens étaient arrivés au centre de ce village, quand un obus, tiré du fort de Fléron, vint tomber au milieu des Allemands et en tua un grand nombre. Ivres de fureur, les survivants se mirent à incendier les maisons et à massacrer quantité de civils de

l'endroit, ainsi que quelques otages de Forêt.

André fut au nombre des victimes. Les Allemands tuèrent son père, quelques heures après, au delà de Saint-Hadelin, le 6 août, au matin.

André Crahay, au milieu de tous nos chers héros, est, pour la gloire du nom belge et la honte de l'armée allemande, le martyr de la piété filiale.



DOSSOGNE, JOSEPH.

Né à Polleur, le 26 Juin 1873, sorti de Saint-Roch en 1893, successivement chapelain à Brume-Trois-Ponts et curé à Hockay.

Arrêté une première fois par les Allemands, le 9 août 1914, au matin, et conduit à Sart-lez-Spa; — relâché, le même jour, vers midi; — arrêté de nouveau, le lendemain, vers 10 heures du soir; — emmené à Tiège, le 11 août; — jugé et condamné à mort, dans la chapelle de l'endroit; — exécuté, quelques heures après, dans une prairie située au lieu dit : « Bois des Gattes », dans la direction de Polleur. Motif allégué, toujours le même : « Er hat geschossen », il a tiré sur les braves soldats allemands ! Or, une enquête approfondie a établi, à l'évidence, l'entière innocence de la victime. D'ailleurs, l'accusation était insensée, à priori : la douceur de l'abbé Dossogne était proverbiale et sa mort n'ajoute qu'un crime aux crimes innombrables qui chargent la conscience de nos bourreaux.

Les restes mortels du curé Dossogne reposent au cimetière de Sart.



FLAGOTHIER, RAYMOND.

Né à Lincé (Sprimont), le 17 Juillet 1888, fut élève à Saint-Roch de 1899 à 1902.

Le 5 août 1914, vers 10 heures du soir, des soldats allemands, ivres, se mirent à brûler les maisons et à fusiller les habitants du paisible hameau de Lincé. Raymond Flagothier,

ayant entendu un bruit suspect à l'étage de sa maison, monta, tenant sur son bras un de ses petits enfants : le toit de la maison était en flammes. A ce moment, des coups redoublés ébranlent la porte d'entrée. Raymond descend, ouvre et se trouve en présence d'une bande d'Allemands, qui lui prennent l'enfant, se saisissent de sa personne et l'emmènent. Chemin faisant, il rencontre son père, qui lui donne une suprême bénédiction. Arrivé, sous bonne escorte, avec quatre autres habitants de Lincé, au « Champ de Hazotte », il y trouve, étendus par terre, les cadavres d'une dizaine de ses concitoyens, dont il est condamné à partager le supplice. Avant le lever du jour, Raymond Flagothier et ses quatre compagnons d'infortune tombaient sous le feu d'un peloton d'exécution.



HORNAY, OCTAVE.

Naquit à Comblain-au-Pont, le 29 Avril 1879. Après avoir fait à Saint-Roch les six classes d'humanités (1891-97), il conquiert, à l'Université de Liège, le diplôme d'Ingénieur des Mines et s'établit à Retinne. C'est là que, le 7 août 1914, il eut la douleur de voir son père massacré sous ses yeux, par les Allemands. Poursuivi lui-même, il se réfugia dans sa maison, vide à ce moment. Bientôt les Allemands y pénétrèrent à leur tour. Que se passa-t-il au juste ? On ne le sait. Toujours est-il que, deux jours après, on trouva, dans le jardin, le cadavre d'Octave Hornay, percé de balles allemandes.



NANDRIN, ULRIC.

Né à Lincé (Sprimont), le 12 Février 1879, élève à Saint-Roch de 1890 à 1893.

- Le 5 août 1914, une rixe sanglante ayant éclaté à Lincé, entre soldats allemands, les blessés furent transportés à la maison Nandrin. *Pendant toute la nuit, Ulric et sa sœur*

aidèrent un médecin allemand à les panser et à les soigner. Le lendemain, une bande de forcenés pénétrèrent dans la maison, en criant que l'on avait tiré sur les troupes. D'un ton calme et assuré, Ulric Nandrin, qui s'exprimait bien en allemand, dit au médecin : « N'est-ce pas, docteur, que, de toute la nuit, nous ne sommes pas sortis. » *Le médecin refusa de répondre !* Ulric est saisi pour être emmené. Rencontrant sa mère, sur le seuil de la porte, il lui dit : « Au revoir, maman, dans l'éternité ! » Les soldats l'entraînent, en l'accablant d'injures et de coups.

Quelques heures plus tard, vers 2 heures de la nuit, M. le Chanoine V. Simon, Directeur du Collège de Herve, est amené, sous bonne escorte, à un endroit situé en pleine campagne, à vingt minutes du village. Il y trouve M. Nandrin père, Ulric, deux de leurs domestiques et deux autres civils, alignés, à genoux, devant un peloton d'exécution. A sa vue, Ulric Nandrin demande tout haut à se confesser. Sur le refus catégorique de l'officier, M. Simon adresse quelques mots à ces malheureux, leur fait réciter, à haute voix et tous ensemble, l'acte de contrition, leur donne une absolution collective... Puis, un ordre retentit en allemand et six balles abattent les six hommes, sous les yeux du prêtre, qui n'échappe lui-même qu'à grand'peine à la mort.

Le cadavre d'Ulric Nandrin fut trouvé serrant un chapelet entre ses doigts glacés.



REGNIER, LOUIS.

Né à Micheroux, le 3 Septembre 1894, sorti de Saint-Roch en 1907, cruellement massacré par les soldats allemands, en août 1914.



RONGY, LAMBERT,

Instituteur à Forêt-Trooz.

Naquit à Glons, le 21 Mars 1876, et fit ses études, successivement, au Séminaire et à l'Ecole Normale de Saint-Roch (1891-1895).

Entrés dans le village de Forêt, le 5 août 1914, les Allemands, à la vue du drapeau belge, arboré sur l'école, tournèrent leur rage contre elle. Ils se saisirent de l'instituteur, de deux jeunes gens et d'un vieillard qui s'étaient réfugiés dans les caves, pour se protéger contre les obus du fort de Chaudfontaine, et fusillèrent les trois premiers, à quelques centaines de mètres de là. Le vieillard, relâché après avoir dû assister au supplice de ses compagnons, a témoigné que ceux-ci avaient été massacrés sans aucune forme de procès, sans même le moindre interrogatoire.



THIELEN, EDMOND.

Né à Exel, le 24 Octobre 1863, sorti de St-Roch en 1884.



Quand la guerre éclata, l'abbé Thielen était curé de Haccourt, depuis octobre 1913. Pendant ces dix mois, il avait conquis toute la paroisse, par sa bonté, sa simplicité et la gaîté de son caractère. Tout lui promettait un apostolat fécond, au milieu de cette population, nullement hostile, mais indifférente en matière religieuse.

Pendant les premiers jours de la guerre, M. Thielen se dépensa sans compter, allant de maison en maison, pour rassurer ses paroissiens, prodiguant aussi ses soins aux blessés allemands, qui revenaient de leurs assauts infructueux contre le fort de Pontisse.

Le 18 août, les Allemands, entrant subitement en fureur, brûlèrent quatre-vingts maisons de Hallembaye, gros hameau de Haccourt, et y fusillèrent dix-huit civils.

A cette nouvelle, toute la population de Haccourt-Centre s'enfuit affolée. Le bourgmestre et une soixantaine d'hommes,

arrêtés à proximité du village qu'ils fuyaient, furent expédiés en Allemagne.

M. le curé quitta le dernier le village. Lui aussi rencontra bientôt des Allemands. Arrêté et relâché deux fois, il fut rejoint par trois de ses paroissiens, avec lesquels il eut le malheur de tomber sur une bande de forcenés, qui venaient de mettre à feu et à sang le village d'Heure-le-Romain. Les quatre hommes sont emmenés dans la direction d'Hallem-baye. Les soldats ne cessent de frapper le prêtre, au moyen de leurs crosses, au point de le renverser plusieurs fois sur le chemin de son Calvaire. Arrivées à Hallembaye, les victimes sont alignées contre le mur de la chapelle. Partout, autour d'eux, incendies et fusillades. A un moment donné, le curé, ayant entendu ses bourreaux exprimer leur intention de jeter une bombe incendiaire dans la chapelle, se retourne vers le saint lieu, comme pour protester, ou pour manifester sa surprise, ou, peut-être, pour aller chercher le Saint Sacrement. C'est alors qu'un soldat, à bout portant, lui tire une balle dans la nuque et l'étend, raide mort, à ses pieds. Un de ses trois compagnons fut tué également; les deux autres furent relâchés. C'est de leur bouche que l'on tient le récit des derniers moments du curé martyr.

Le cadavre resta étendu sur le trottoir, jusqu'au lendemain, après-midi : toute la population s'était cachée ou avait fui. Enfin, quelques hommes dévoués le relevèrent. Quelle ne fut pas leur horreur en constatant qu'on l'avait outragé jusque dans la mort ! On lui avait ouvert le ventre et les entrailles en sortaient !

Le corps fut transporté à Haccourt, déposé à l'église, sous le jubé, puis enfermé dans un cercueil improvisé et confié à la terre sainte. M. le curé Thielen n'eut à son enterrement ni prêtre, ni assistance, en dehors des hommes courageux et charitables qui lui rendirent les derniers devoirs !



THONON, JOSEPH.

Né à Louveigné, le 18 Septembre 1885, élève à Saint-Roch de 1897 à 1899.

Le 7 août 1914, dans la matinée, plusieurs habitants du coquet village de Louveigné furent pris comme otages, sous l'éternel prétexte que « l'on avait tiré ». Joseph Thonon était du nombre.

Pendant une bonne partie de la journée, tour à tour menacés, alignés devant un peloton d'exécution, mis en joue, ou, encore, frappés à coups de crosses, ces malheureux souffrirent des affres plus atroces que la mort même.

Vers 6 h. 1/2 du soir, les troupes évacuèrent le village, se dirigeant vers Theux. Le fort de Boncelles donnait et semait la mort dans les rangs serrés des soldats. A ce moment, quelques Allemands, qui se trouvaient encore sur la Place de l'Eglise, se mirent, on ne sait pourquoi, à tirer dans toutes les directions. Un peloton d'une vingtaine de hussards, postés 200 mètres plus loin, croyant à une attaque, répondit à leur feu. Aussitôt, la garde des otages chassa ceux-ci à coups de crosses. Et tandis que, plus morts que vifs, ces martyrs fuyaient en tous sens, les soldats qui encombraient les routes épaulèrent et en abattirent une bonne quinzaine.

Joseph Thonon, atteint d'une balle à la tête, put encore se traîner jusqu'à un four à chaux, où on le retrouva, quinze jours après, à l'état de cadavre !



IV. Civils tués par les Allemands, pour services rendus à la Patrie.

KUSTERS, HENRI.

Né à Reckheim, le 6 Juillet 1887, élève à Saint-Roch de 1898 à 1907 (classes préparatoires et humanités), a bien mérité des Alliés, dans le service d'information, dirigé notamment par M. le député Buyl. Tombé finalement entre les mains des Allemands, il fut condamné à mort, à Hasselt, le 23 septembre 1916, et fusillé, dans la prison de cette ville, le 4 novembre suivant.



Pendant les six longues semaines qui s'écoulèrent entre l'arrêt de mort et son exécution, Henri Kusters a déployé un courage surhumain et fait preuve d'une admirable résignation à la volonté divine, ainsi qu'en témoignent ces extraits de sa correspondance intime :

« Je ne crains ni la souffrance, ni la mort : je les affronterai
» avec joie. Je ne crains que la disgrâce de Dieu... Rappelez-
» vous comment Jeanne d'Arc gravit le bûcher sans trembler :
» c'est avec le même joyeux courage que je donnerai ma vie.
» Une mort comme la mienne est une grâce de choix. »
(30 septembre 1916.)

« Pourquoi donc, chers parents, toutes ces larmes et ces
» nuits sans sommeil ? Pensez aux parents qui offrent leurs
» enfants à Dieu, en les donnant aux ordres religieux ou aux
» Missions. Pensez aux parents de tant de milliers de jeunes
» gens tombés au champ d'honneur..... Ma volonté est que

» vous alliez beaucoup à l'église et à la Sainte Table, pour
» moi, et, surtout, que mes frères et sœurs honorent, tous
» les jours de leur vie, leurs parents et les miens.» (18 oct.)

Enfin, le 3 novembre, veille de sa mort, il écrit :

« J'ai beaucoup prié et Dieu m'a exaucé. Depuis long-
» temps, je désirais verser mon sang pour notre chère patrie
» et mourir martyr, afin de sauver ainsi mon âme. Ne pleurez
» donc pas; soyez fiers de votre fils et frère, qui n'a plus
» que quelques heures à vivre. Pardonnez-moi et priez pour
» moi. Restez tous fidèles à Dieu, au Sacré-Cœur, à notre
» bonne Mère Marie... Un dernier baiser aux enfants, Alber-
» tine, Pierre, Corneille. Que Dieu les bénisse !

» Adieu à tous jusque dans l'Eternité ! Hourra ! Hourra !...
» Priez beaucoup pour moi. »

La famille Kusters fut, pendant la guerre, certes, une des plus méritantes du pays. Henri avait trouvé des auxiliaires, dans sa sœur aînée, une autre sœur et son mari. La première fut condamnée à mort, mais vit sa peine commuée en travaux forcés à perpétuité. Les deux autres furent condamnés à dix ans de travaux forcés. Un frère d'Henri et un autre beau-frère étaient au front, un troisième beau-frère, prisonnier de guerre en Allemagne. Le vieux père succomba aux émotions que lui avaient causées tant d'épreuves.



LIXON, ALFRED. X

Président du Cercle St-Lambert, à Grivegnée,
Chevalier de l'Ordre du Saint-Sépulchre.

Né à Cheratte, le 24 Mars 1880, avait été élève à St-Roch de 1891 à 1896. Condamné par les Allemands à dix ans de prison, pour avoir favorisé le recrutement de l'Armée Belge, il tomba malade en prison et mourut, à l'hôpital militaire de Liège, en 1917.

M^r Alfred Lixon comptait parmi les plus zélés de nos hommes d'œuvres.



Né à Bruges, le 27 Novembre 1878, a fait à Saint-Roch la 3^{me}, la Poésie et la Rhétorique (1893-1896).

Etabli, avec sa jeune famille, à Maeseyck, en qualité de contrôleur des accises, il s'occupa activement de contre-espionnage et rendit d'incalculables services à la cause des Alliés. Arrêté et condamné par les Allemands à la peine capitale, il se prépara à la mort en chrétien et la reçut en brave.

Le journal *La Libre Belgique*, décrivant le dispositif arrêté pour les funérailles grandioses que le Pays s'appête à faire aux héros et martyrs, fusillés et inhumés au Tir National de Bruxelles, donne, entre autres, ces émouvants détails :

« L'avant-veille, les corps seront conduits du Tir National » à la Grand'Place de Bruxelles. Cette translation se fera le » soir, à la lumière des torches, qui éclaireront le cortège » funèbre de lueurs fantastiques.

» Dix-huit chapelles ardentes seront aménagées au pied » de la façade du Palais communal, entre les arcades, tendues » de noir, du monument. C'est là que les corps seront déposés; » c'est là qu'ils recevront, pendant toute la journée suivante, » l'hommage de la population, admise à défilier devant les » corps de nos braves. Le lendemain..., le Roi viendra, vers » 10 heures, déposer, sur le cercueil des martyrs, la Croix » de l'Ordre de Léopold, qui leur sera décernée...

» Le cortège se dirigera vers l'église Sainte-Gudule, au » milieu d'une double haie, formée par les enfants des écoles, » dont l'imagination ne peut manquer d'être frappée par le » caractère grandiose et émouvant de ces obsèques.

» Les cercueils, placés sur des affûts de canons, seront » entourés d'une escorte militaire et le Roi, à pied, suivra le » cortège.

» A Sainte-Gudule, lorsque les corps auront été portés au » haut de l'escalier monumental, on verra apparaître le Car- » dinal, entouré du clergé, et là, en plein air, le Primat de » Belgique chantera les absoutes et bénira les corps. Au » moment de la récitation du Pater, les clairons sonneront » aux champs, les musiques du 9^e et 12^e de ligne exécuteront

» une « Brabançonne » en sourdine et les cloches, battant à
» toute volée, annonceront la fin de la cérémonie religieuse.
» Puis, le cortège se reformera, pour gagner le cimetière
» d'Evere, où les cercueils seront placés dans la crypte,
» jusqu'au jour où ils pourront être conduits dans le
» Panthéon national, que le Gouvernement compte élever à
» la gloire de nos morts. »

Viennent ensuite les noms des héros qui, après avoir reçu les honneurs royaux dont on vient de lire la description, reposeront un jour dans notre Panthéon national. Or, dans cette liste, nous relevons, avec une profonde émotion, le nom d'**Emile STÉVIGNY** !

Saint-Roch considère comme un honneur insigne de pouvoir clôturer le Livre d'Or de ses Anciens par un tel nom !



Et gloire à ceux-là que rien n'épouvante,
Qui, tombés vainqueurs, sont morts réjouis !
Leur perte qu'on pleure est un deuil qu'on chante !
O grands morts, ils sont l'âme d'un pays.

Qu'importent les morts ! La liberté vit !
Un peuple est sauvé, la patrie est grande !
Ne mesurons pas la perte à l'offrande :
C'est un ciel de gloire où Dieu les ravit.

(P. DÉROULÈDE.)



